De la politesse

De la politesse

Alexia Limoges
Mémoire professionnel
Sous la direction de Bertrand Vieillard,
Vaïana Le Coustumer et Vincent Rossin
École Boulle - février 2018
Exemplaire numérique

ÉCOLE
BOULLE

LA POLITESSE EST L'ART DE METTRE LES FORMES.

LE DESIGNER EST UN CRÉATEUR DE FORMES.

DE METTRE LES FORMES, À LES GÉNÉRER :
LE DESIGN COMME VECTEUR DE CONSIDÉRATION.

SOMMAIRE

10 *Introduction au sens de l'humanité*

13 **I/ La politesse en 2018 : Une remise en cause toujours plus grande**

16 Une notion discutée depuis des siècles

28 Politesse et désinvolture : les marques de considération contemporaines

52 Le Japon : au-delà de la considération, polissage et raffinement

65 **Annexe : Répertoire d'objets de politesse au Japon**

89 **II/ Le designer garant de la politesse**

92 La relation bienveillante entre l'hôte et l'invité

106 Entre distance et proxémie : la politesse du corps

112 Le protocole solennel et le rituel ordinaire

121 *Conclusion*

La politesse, ou le sens de l'humanité comme choisit de l'appeler Kant, s'apparente à un langage qui exprime, dans les gestes ou les mots, la prise en considération de l'existence de l'autre, dans les moments les plus importants comme les plus menus de nos relations. C'est ainsi que la politesse participe à rendre possible la vie en communauté depuis des siècles, mais surtout qu'elle reste essentielle dans un monde où nous sommes de plus en plus nombreux et de plus en plus mobiles. On pourrait se demander quel rôle le designer peut jouer à propos de la politesse, elle dont les codes s'expriment à travers des mots, des gestes, mais aussi des manières d'être, qui semblent se situer en amont des usages sur lesquels le designer aime intervenir.

Aujourd'hui, le travail des designers s'ouvre sur une palette d'interventions de plus en plus grande. Une partie de la société semble reconnaître le poids de leurs actions sur l'ensemble des populations, ainsi que la nécessité d'en intégrer au sein des équipes décisionnaires. Ils ne sont plus seulement des dessinateurs de chaises et de tables, mais bien des créateurs aux propositions fédératrices et innovantes qui œuvrent au sein des populations. C'est ce caractère social, de plus en plus reconnu chez le designer du XXIème siècle qui me parle, à l'heure où j'apprends ce métier. Aujourd'hui, alors que nous sommes plus de 7,5 milliards d'habitants sur Terre, le besoin de créer des liens et de partager entre citoyens, entre communautés, mais aussi entre cultures n'a jamais été aussi fort. Plus nous serons nombreux sur Terre, plus nous chercherons de nouveaux moyens, de nouveaux médias et de nouvelles plateformes d'échanges et de partage. Par son rôle fédérateur, mais également grâce à ses compétences, le designer est à même de réfléchir et de créer ces médias. La politesse quant à elle, comme n'importe quel autre langage, doit également être pensée.

La politesse n'a jamais été aussi critiquée et aussi ignorée qu'aujourd'hui, à une époque où, paradoxalement, elle n'a jamais été aussi essentielle. Préjugée méprisante, elle est alors méprisée. Elle est d'abord perçue comme archaïque, dépassée, reflet d'une société bourgeoise prônant une illusion d'égalité entre les hommes qui ne fait qu'accentuer leurs inégalités. Ainsi, la politesse se réduit pour beaucoup, à un outil d'exclusion, à une fracture sociale antidémocratique et donc à un réel obstacle à la vie en communauté. Plus généralement, elle semble tromperie. Tous, nous en avons fait l'expérience : les fioritures de la politesse les plus élégantes peuvent masquer les intentions les plus sombres. La politesse semble hypocrite et l'Homme condamne le mensonge. C'est pourquoi, dans notre société où l'on prône l'expression de soi, on a tendance à rejeter la politesse, troquant ses artifices dans l'espoir de parvenir à un monde toujours plus transparent et à des relations toujours plus authentiques.

Mais pouvons-nous réellement nous limiter à une transparence des relations et à une authenticité du soi aussi primitives ?

Ne sommes-nous pas en mesure d'aller au-delà de ce que nous ressentons ? N'est-ce pas là notre réelle capacité humaine ?

S'obliger à respecter des règles minimales de considération des autres - s'obliger à la politesse - c'est déjà s'efforcer de surpasser nos sentiments, même les plus négatifs, et s'élever à un point de vue supérieur. Si la politesse est si mal jugée et rabaissée de notre temps, c'est que les Hommes la rattachent de plus en plus à un tour de passe-passe qui cacherait un esprit faux, rempli d'arrières pensés. Alors qu'au contraire, c'est en niant sa considération pour l'autre dans nos échanges que nous nous révélons individualistes et asociaux.

On a tendance à confondre les termes « civilité » et « politesse » en raison de leurs vocations très proches à appliquer un modèle comportemental destiné à la vie en communauté. La civilité désigne par définition « *une manière courtoise et polie de vivre et de se comporter en société et, au pluriel, les manifestations de cette courtoisie et de cette politesse* »[1]. Ainsi, elle ne serait qu'un protocole de politesse, cette dernière signifiant quelque chose de beaucoup plus vaste, surplombant le code têtu de la civilité. Ne ramener la politesse qu'à des règles imposant une esthétique du comportement, comme nous le faisons si souvent au quotidien, paraît donc être un amalgame bien réducteur. La politesse engage a priori des sentiments bien réels d'amabilité, de considération et de bienveillance, qui contrent l'arrogance, l'élitisme et la brusquerie qu'on semblait lui rattacher plus tôt. Ces derniers ne découleraient peut-être que d'un usage abusif de la civilité.

C'est pour toutes ces raisons que j'estime que la politesse doit être reconsidérée de toute urgence, avant que les hommes et les femmes ne la bannissent de leurs usages et amputent alors toute considération dans leurs échanges. Sans la politesse, le dialogue est rompu, ainsi que toute possibilité d'entrer en relation avec autrui par un geste ou un simple regard. Sans la politesse, les relations humaines sont menacées.

Mais comment le designer peut-il intervenir dans la reconsidération de la politesse aujourd'hui ?

Tous les codes de politesse méritent-ils d'être valorisés ?

Ce qui est considéré est-ce forcément considérable ?

Ce qui semble désinvolte peut-il nous amener à nous sentir davantage considérés ?

Finalement, comment les contradictions de la politesse peuvent-elles contribuer, paradoxalement, à la renforcer ?

Le designer peut-il contribuer à considérer la politesse en la renouvelant ?

[1] D'après l'Académie Française, le 04 avril 2013.

I / La politesse en 2018 :
Une remise en cause toujours plus grande

« L'essentiel du caractère humain c'est cette police intérieure qui dompte les passions ; plus ou moins, c'est entendu ; mais [...] celui qui renonce à cette fonction de police est fou. Celui qui s'efforce de le suspendre un moment, dans l'idée d'être absolument sincère avec soi-même, s'attire et se mutile gravement lui-même, et ainsi n'est pas sincère du tout, ni honnête observateur. »

Alain, *Propos*,
volume I, 1956, in Bernard
Jolibert, *La politesse et l'éducation à la civilité*, 2002

« La plupart des jeunes gens se croient naturels alors qu'ils ne sont que malpolis et grossiers. »

La Rochefoucauld, *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*, 1664, in Jack Mandon, *La politesse est le fondement de l'école*, agoravox.fr, 2013

Se nourrissant à la fois d'humilité, de respect, et selon certains d'hypocrisie, la politesse fait couler beaucoup d'encre depuis des siècles. C'est par ailleurs, sa double finalité qui effraie et pousse de grands penseurs à s'en méfier et à la dénigrer. Pourtant la politesse fascine et des manuels de bonne conduite ou traités de savoir-vivre sont écrits et mis à jour depuis des siècles, ce qui témoigne de l'importance de la politesse dans les sociétés.

Un de ces plus anciens traités remonte à 1530 : *La Civilité Puérile* de Didier Érasme de Rotterdam reprend l'ensemble des comportements sociaux que tout enfant bien né se devait, à cette époque, d'acquérir et de mettre en pratique, afin de s'intégrer à la société. Selon Érasme, la politesse était ainsi un chapitre indispensable à toute instruction, puisqu'elle permettait de régler ses gestes, ses propos et ses attitudes envers les autres.

Néanmoins, à réduire cette civilité à son rôle social uniquement, on en vient très vite à l'enfermer dans un principe de distinction et d'élitisme. Or, Érasme lui-même constatait déjà à l'époque que cette menace - bien que réelle - n'épuisait en rien la civilité, puisqu'au-delà du formalisme qui empreigne ses usages, la civilité partage des valeurs sociales et morales essentielles à toute pédagogie.

Ce qui a conduit dans un premier temps Érasme à écrire ce traité, c'est avant tout sa condition physique : fragile et redoutant la maladie, il fait d'abord part de sa souffrance lors de ses séjours en Allemagne ou à Paris, où il déclare vivre dans la crasse parmi des êtres bornés et violents. C'est dans ces conditions qu'il développe tout un intérêt pour l'hygiène. La « *politezza* » est, avant de devenir la racine du mot « *politesse* », cette propreté minimum qui permet de supporter la cohabitation avec autrui, en ôtant toutes les aspérités qui peuvent survenir dans son environnement et ses comportements. Aussi, la *Civilité Puérile* est d'abord un manuel de bonne tenue et en particulier de bonne hygiène, qui arbore une problématique simple : *Comment ne pas incommoder ses voisins dans les circonstances de vie qui nous obligent à les côtoyer ? Et comment ne pas en être incommodé ?*

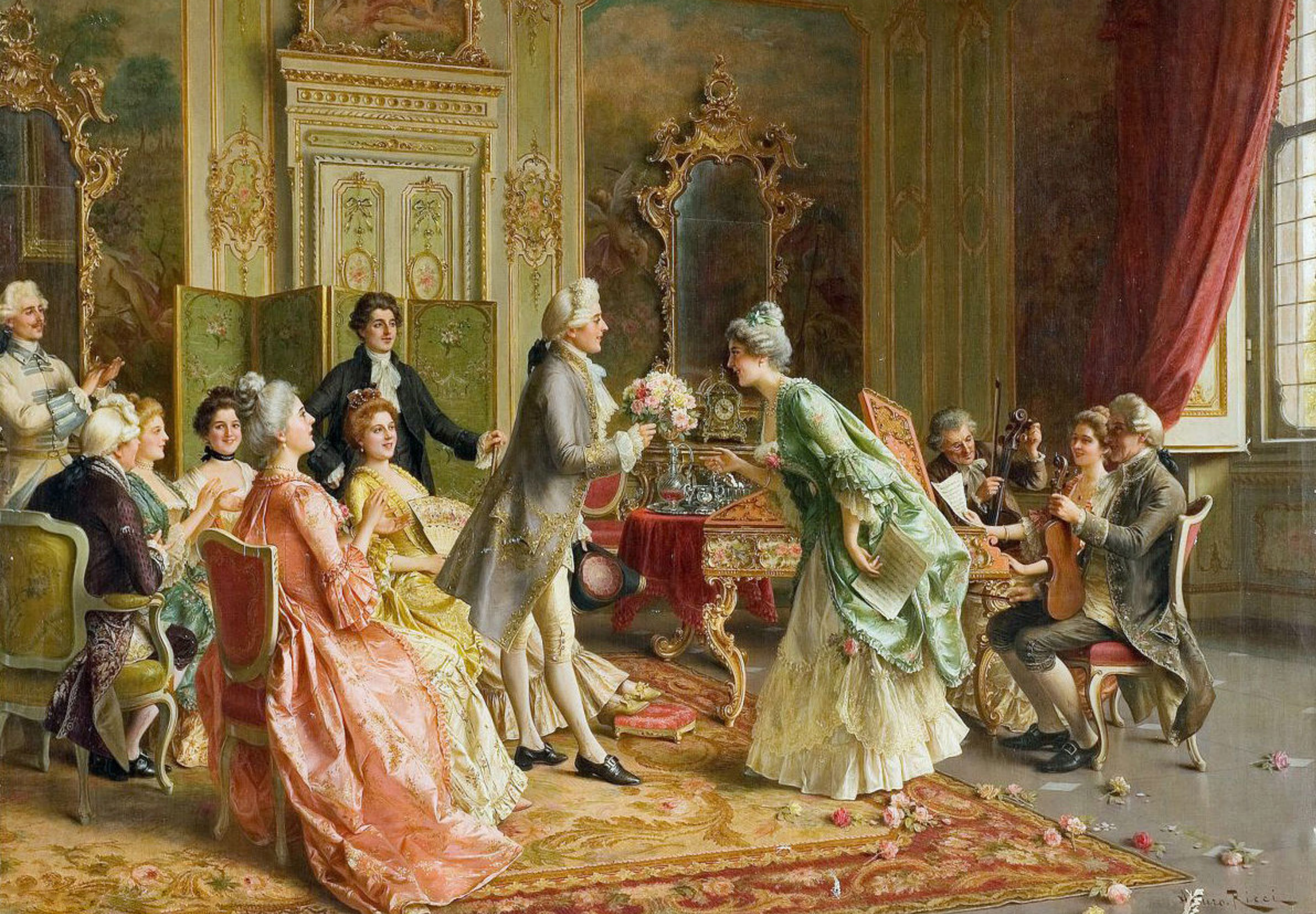
Érasme se rend alors en Angleterre où il s'instruit de la courtoisie formelle. Il apprend à se vêtir convenablement, à polir ses manières, à se tenir face à la noblesse anglaise, mais très vite il découvre aussi que dans ce milieu cultivé, l'hospitalité la plus sincère et la véritable civilité se soucient peu de l'étiquette. Il admire le philosophe humaniste Thomas Moore, chez qui il cerne une délicatesse et une bienveillance qui facilite les relations entre personnes séparées par une distance sociale, quelle qu'elle soit. Finalement, le chemin que parcours Érasme dans sa découverte des vertus de la politesse le fait migrer de l'étiquette courtoise vers la politesse de tact.

Le Mangeur de melon et de raisin, Bartolomé Esteban Murillo, 1650

Le Bon Genre n°29,
Pierre Antoine Leboux De La Mésangère, 1822

Le Bon Genre n°106,
Pierre Antoine Leboux De La Mésangère, 1822

Soirée musicale,
Arturo Ricci, XVIIIème siècle [p20-21]



La mariée réticente,
Auguste Toulmouche, 1866

« *La politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude ; elle en donne au moins les apparences et fait paraître l'homme en dehors comme il devrait être en dedans.* »

Jean de la Bruyère,
Les Caractères, 1688, in
la Comtesse de Gencé,
Encyclopédie de la vie pratique, 1925

« La politesse est le grand malheur du XIX°s car elle supprime la hardiesse nécessaire de n'être pas comme tout le monde. »

Stendhal,
Promenades dans Rome,
1829, in Frédéric Rouvillois,
Le dictionnaire nostalgique de la politesse, 2016

Le tact, à l'extrême de l'étiquette, juge au cas par cas la nécessité et la pertinence d'appliquer ou non les règles de civilité formelles. La véritable politesse ne relève pas d'une application mécanique et stéréotypée des convenances envers autrui (comme on a parfois tendance à le penser encore aujourd'hui), mais bien d'une attention à ne pas le blesser. Il s'agit là de sa définition la plus profonde.

La politesse devient au XVIIème siècle un véritable sujet de préoccupation. Jean de la Bruyère, très sévère envers ses contemporains plus soucieux d'étiquette que de politesse, donne à cette dernière un rôle social et fédérateur indispensable. Selon lui, « *les manières polies donnent cours au mérite et le rendent agréable ; et il faut avoir de bien éminentes qualités pour se soutenir sans la politesse* »[1]. Par-dessus tout, il perçoit dans la civilité la plus hypocrite, une sorte « *d'hommage du vice rendu à la vertu* », pour reprendre les mots de la Rochefoucauld[2]. Les Hommes découvrent que la politesse, par moments, se détache de leurs sentiments immédiats.

Cette parade à l'authenticité est violemment rejetée au XVIIIème siècle par Jean-Jacques Rousseau. Il condamne violemment les usages de civilités de son époque, accusant les formules de politesse de faire ressortir le caractère malhonnête et corrompu des bonnes manières de son siècle. Le double jeu de la politesse marquerait, selon lui, le triomphe de la flatterie sur la franchise. La politesse est *« l'art de paraître vertueux sans l'être »*[3] et les fioritures de la politesse seraient des « *guirlandes de fleurs* » qu'on étendrait délibérément sur nos véritables intentions, afin de dissimuler nos rapports de rivalité et de domination.

En outre, la politesse exige une conformité stérile aux usages, qui empêcherait quiconque d'être authentiquement soi-même à travers ses bonnes manières. Dans ses *Confessions*, Rousseau défend alors une alternative à cette politesse déguisée qu'il blâme. Il parle de « *finesse de cœur* », qu'il décrit comme une bonté innée, qui invite à suivre, non pas un code d'usage de civilités, mais bien son intuition lors d'échanges interhumains pour choisir de respecter ou non lesdites bonnes manières de son époque.

Pourtant Érasme n'a jamais douté que la politesse pouvait masquer la tromperie la plus malhonnête et devenir un outil de rejet social. Et il faut lui accorder que toutes ces critiques ne portent pas véritablement sur l'essence même de la politesse, mais bien sur le détournement de son usage. Ce qu'il faut bien comprendre ici, c'est que bien que la politesse ne s'accorde pas toujours à nos sentiments spontanés, Érasme, et des années plus tard Kant, ne la considèrent cependant pas comme de l'hypocrisie mais bien comme un dépassement positif de nos sentiments pour ne pas épuiser nos relations avec autrui.

[1] In Jolibert, Bernard, *La politesse et l'éducation à la civilité*, IUFM de la Réunion, 2002.
[2] *Ibid.*
[3] Webb, Samuel, *Pourquoi sommes-nous polis ?*, 2014.

Quant à Rousseau, pour qui l'authenticité des sentiments est au contraire la valeur suprême, il considère la politesse comme systématiquement hypocrite. On pourrait croire, comme lui et son *Émile*, que l'homme prétendrait naturellement à une politesse du cœur, guidé par une force intérieure spontanée. De cette manière, l'homme, naturellement policé serait, comme le dénonce le philosophe, brimé par des règles asservissantes et finalement perverti par une étiquette vaine et creuse. Cette illusion angélique de l'homme naturellement policé, Érasme la rejette fermement. Si une telle bonté humaine naturelle existait, le monde vivrait en parfaite harmonie et la politesse serait alors inutile. Or, ce n'est pas - et ne sera jamais - le cas. Le désaccord sera toujours présent, et c'est pourquoi nous nous obligeons aux règles de politesse. La politesse est la promesse d'un désaccord qui sera toujours poli, et même plus exactement « *policé* ». L'accord parfait et la violence pure, sont les seuls à pouvoir briser la politesse. C'est pourquoi il faut se résoudre à un désaccord éternel entre les hommes, et plutôt que de chercher à le vaincre, entretenir cette alternative qu'est la politesse, un outil de « vivre avec », afin d'annihiler toute agressivité et toute tristesse que pourrait émettre ce désaccord.

Si l'on revient sur le parcours de l'auteur de *La Civilité Puérile*, nul ne s'oppose plus que lui à un formalisme stérilisant de la politesse. Dans un autre de ses ouvrages, *L'institution du mariage chrétien*, Érasme dépeint tout le ridicule qui transparaît des usages de courtoisie à la rigueur excessive, qui annihile toute spontanéité (révérences, serrage de mains, jusqu'aux sourires, eux aussi totalement maîtrisés quand ils sont adressés en public). Néanmoins, il insiste sur le passage obligé chez l'enfant d'une politesse réglée et certes contraignante au début, pour l'ouvrir à la socialisation. Un enfant incapable de contenir ses pulsions les plus primaires, incapable d'interagir dans un groupe donc, restera un enfant toute sa vie. C'est pourquoi, la politesse la plus formelle ne nous enferme pas dans notre timidité, au contraire, elle est le premier outil dont les hommes disposent pour contrôler ces instincts devant les autres, *« principalement ceux qui n'ont pas de raison de les aimer »*, comme le précise Montaigne[1].

Par la maîtrise des signes et des codes de civilité, la politesse est également maîtrise de soi et de ce que l'on veut laisser paraître. Encore une fois, il ne s'agit pas d'hypocrisie, mais d'œuvrer à travailler ses sentiments à partir de la place qu'on accorde – poliment – à autrui. Un tel travail sur soi préserve souvent davantage un individu qu'une honnêteté grossière car l'expression spontanée de nos sentiments fait parfois beaucoup de mal.

« Ces mouvements qui sont courbettes et sourires, ont cela de bon qu'ils rendent impossible les mouvements opposés, de fureur, de défiance, de tristesse. [...] La politesse est une gymnastique de l'expression. »

Alain, *Propos sur le Bonheur*, 1921, in Jack Mandon, *La politesse est le fondement de l'école,* agoravox.fr, 2013

[1] Montaigne, Michel (de), *Essais*, livre I, XXVI et livre II, VII, 1595, in Jolibert, Bernard, *La politesse et l'éducation à la civilité*, IUFM de la Réunion, 2002.

Affiche du film l'Enfant sauvage de François Truffaut, 1970

Ainsi, la politesse est depuis des siècles un sujet de débats houleux. Pour beaucoup d'Hommes, comme à l'époque de Rousseau, puis après 1968, et même de nouveau aujourd'hui, l'authenticité et l'expression publique des sentiments sont la valeur suprême de notre société. C'est pourquoi, tous, rattachent la politesse à l'hypocrisie. Si les sentiments sont tout ce qui compte, alors il est bien entendu hypocrite d'être poli. Notre société accorde tellement d'importance aux sentiments qu'elle ne se rend plus compte qu'il faut savoir parfois s'en détacher et considérer une force au-delà de cette authenticité candide. La politesse exige qu'on dépasse ce point de vue et qu'on se hisse à une sorte d'idéal dans nos relations – au moins sur le plan extérieur.

Depuis des décennies, les formules de politesse prennent la forme de cérémonies : des chorégraphies dictées par des manuels de savoir-vivre reprenant chaque geste de politesse et leur manière de les employer pour embellir le quotidien. Avec le temps, nombre de ces usages ont su évoluer et s'adapter aux époques. D'autres ont su traverser les siècles. Si certains sont en perte de vitesse, d'autres sont encore très fortement ancrés dans nos usages et enseignés aux jeunes générations. Aujourd'hui, la politesse est compliquée, elle ne va plus de soi. Mais peut-on se contenter de prôner des bonnes manières généralisées, en croyant ainsi les renforcer (alors qu'on les affaiblit peut-être) ? Est-ce vraiment de cette façon que l'on considère la politesse ?

Notre culture accorde une grande importance à la liberté d'expression, en particulier à l'expression de soi. Celle-ci se fait très souvent par l'opposition : s'opposer à quelqu'un ou à quelque chose, c'est aussi s'exprimer et défendre un avis différent. Si aucune règle n'est brisée, il n'existe plus aucun moyen d'expression, ni de changement. Des mots pour ne pas le dire, des gestes pour ne pas le faire, ces blasphèmes quotidiens nous sont indispensables pour évoluer en société. Savoir vivre ensemble, c'est aussi savoir se disputer ensemble. Quant à savoir se disputer ensemble, c'est savoir ne pas étouffer notre considération pour l'autre avec nos sentiments propres, encore une fois, ne pas y céder aveuglément et considérer l'autre à travers notre désaccord. Dans ce sens, des manquements à la politesse pourraient parfois être défendables. On pourrait admettre qu'il existe une politesse très subtile, capable de dire, dans les règles qui sont les siennes, ce qu'on a sur le coeur.

Dans son *Dictionnaire de la langue Française*, Émile Littré rapproche les termes de « civilité » et de « politesse » d'après l'idée que ces deux notions relèvent de la fréquentation des autres :

***« La civilité est le premier degré ; elle a son cérémonial, ses règles qui sont des conventions. La politesse, c'est quelque chose de plus ; elle apporte, à l'idée de civilité, des manières et une façon de s'exprimer qui ont quelque chose de noble, de fin, de délicat. Pour pratiquer la civilité, il faut connaître les usages ; pour avoir la politesse, la connaissance des usages n'est pas absolument nécessaire ; et l'homme distingué d'esprit et d'éducation a une politesse naturelle »*[1].**

Ici, Littré instaure une graduation dans ces deux termes, allant de la civilité, l'outil de sociabilisation le plus formel, jusqu'à la politesse, plus subjective et plus sensible. Ainsi, les hommes et les femmes adultes ayant reçu une éducation seraient à même de juger s'ils doivent avoir recours ou non à des civilités dans leurs rapports sociaux, puisque la politesse dans son sens le plus profond n'exige pas toujours leur usage. On en revient ici à la politesse de tact chère à Érasme.

Perdus face à une supériorité hiérarchique ne semblant pas les entendre, beaucoup d'hommes et de femmes aujourd'hui ressentent ce besoin de revendiquer des manquements de politesse, plus ou moins plaidables.

« La politesse n'est pas l'application indifférenciée de mêmes règles à un nombre de plus en plus grand de personnes. Ce serait là un vernis qui risquera de craquer bien vite devant l'inimitié, individuelle ou collective, le conflit ou la guerre. »

Frederic Worms, préface de *La politesse* d'Henri Bergson, édition Rivage poche, 2008

[1] In Jolibert, Bernard, *La politesse et l'éducation à la civilité*, IUFM de la Réunion, 2002.

El Quijote de la Farola, Plaza de la Revolución, La Habana, Cuba, Alberto Korda, 1959

Parmi ces manquements, certains sont difficilement assimilables à une réelle impolitesse finalement, car leurs auteurs adoptent une posture impolie temporaire mais réfléchie. Plutôt que de jeter des sacs de farine à des politiciens, ils optent pour un comportement moins animal, en maintenant leur considération pour leur opposant. De tels actes pourraient être qualifiés d'impolitesse diplomate, ou encore de contre-politesse. La contre-politesse ne souhaite pas voir la politesse disparaître car elle disparaîtrait alors avec elle. Comme son nom l'indique, elle ne cherche qu'à la contrer, les moments venus, afin de faire passer des messages forts sans être agressifs. Elle reconnaît que la politesse est essentielle à notre époque, car c'est elle qui caractérise notre humanité et nous distingue des animaux (des animaux sauvages qui se laissent guider par leurs pulsions naturelles, et des animaux domestiques castrés obéissant aux valeurs inculquées par leur maître par automatisme).

Parmi ces auteurs on retrouve par exemple ce policier qui, lors d'une cérémonie d'hommage pour ses collègues assassinés en juin 2016, a refusé de serrer la main de François Hollande et de Manuel Valls. En choisissant de ne pas répondre à une politesse à laquelle il est initié et invité, cet homme mobilise l'attention de tous. Interrogé par la suite, il défend l'idée que le gouvernement n'accorde pas suffisamment de fonds aux forces de police. Que l'on soit d'accord ou non, on écoute le message de cet homme, car celui-ci est diffusé de manière suffisamment intelligente pour nous mobiliser. Mais cet exemple reste tout de même critiquable dans sa forme. Le Président de la République est le représentant de l'État, refuser de lui serrer la main, c'est refuser de serrer la main à tout ordre de l'État. Il aurait pu être plus avisé d'accepter sa poigne, et tout en tenant sa main dans la sienne, lui faire part de ses remarques. « *Qu'est-ce que cela vous fait si, en vous tenant la main, je vous dis que je ne suis pas d'accord ?* ».

La politesse et la contre-politesse sont essentielles pour faire passer un message et divulguer des idées. De ce fait, le designer doit les prendre en considération dans la création de ses dispositifs de dialogue et ne pas jurer que par une seule, car les deux se complètent. Sans l'une, l'autre ne peut faire passer de messages.

François Hollande enfariné à la tribune d'une manifestation sur le mal-logement à Porte de Versailles, France 2, le 1er février 2012

François Hollande face à un policier refusant de lui serrer la main, France 2, 17 juin 2016

Mais toute dispute n'est fructueuse, que par un usage avisé de la politesse, c'est-à-dire à condition du maintien du respect pour son opposant. Outre les actes de contre-politesse, de réelles attitudes impolies émergent toujours. Contrairement aux cas exposés précédemment, celles-ci sont condamnables, car elles cherchent avant tout à blesser l'autre et à mettre en avant sa propre personne et son propre confort.

Présentateurs télé, animateurs radio, journalistes, de plus en plus de personnalités adoptent des positions de désinvolture, endossant les rôles de redresseurs de torts qui - de par leurs stratagèmes impolis mais prônés comme authentiques - contraignent leurs invités à révéler ce qu'on croit qu'ils préfèrent taire. Par conséquent, ils sont amenés à user de stratagèmes impolis comme des « coups de gueule », de la moquerie, des altercations avec d'autres personnalités médiatiques, via des arènes publiques comme la télévision ou Twitter par exemple. Comme le signalent à juste titre Michal Hamo, Zohar Kampf et Limor Shifman dans leur article « Survivre à la fausse interview : les défis de la compétence communicative politique dans le discours télévisé contemporain » : « *Politiciens et journalistes sont devenus des adversaires participant à un jeu interactif divertissant, qui s'affrontent les uns contre les autres pour promouvoir leur propre personnage* ». Dans nombreux de ces cas où la désinvolture s'annonce abattre la soi-disant hypocrisie de la politesse, à y regarder de plus près, c'est cette impolitesse qui paraît la plus hypocrite, en tant qu'outil de manipulation pour attirer la sympathie du public. Comme très souvent dans de tels usages intentionnels d'impolitesse, c'est la production d'un spectacle qui l'emporte, au détriment de l'information. Un engouement considérable pour ces méthodes de la part du public a poussé des hommes politiques à adopter ces mêmes comportements provocants. C'est ainsi que Donald Trump aux États-Unis et Jean-Luc Mélenchon en France ont entretenu (chacun à leur manière) une image soi-disant authentique et moderne, entre impolitesse et populisme.

Fréquemment utilisée aujourd'hui par certains hommes politiques ne souhaitant pas ternir leur image publique, la « polirudesse » est un autre usage d'impertinence, qui consiste à critiquer et à ridiculiser autrui tout en usant de civilités exagérées. La polirudesse relève davantage du sarcasme et d'une impolitesse agressive, que de la politesse elle-même.

« *Politicians and journalists are becoming equal participants in an entertaining interactional game, and compete with each other to promote their own personas* ».

Michal Hamo, Zohar Kampf et Limor Shifman, "Surviving the mock interview: challenges to political communicative competence in contemporary televised discourse", 2010, in Claudine Moïse & Alinéa Oprea, *Semen 40 : Politesse et violence verbale détournée, coordonné,* 2015

En plus d'agresser l'opposant, l'impolitesse rompt le discours et nourris la confusion. Revenons sur ce dernier débat précédant le second tour des présidentielles françaises le 3 mai 2017, opposant Emmanuel Macron (En Marche) à Marine le Pen (Front National), où ni l'un, ni l'autre, ne témoignait d'une quelconque considération pour son adversaire, bien que s'adressant l'un à l'autre. Incompréhensible, ce débat n'a fait avancer, ni la pensée d'En Marche, ni celle du Front National, chaque parti restant sur ses acquis en laissant les téléspectateurs perplexes derrière leur écran, à l'heure où l'essentiel était de les rassembler et de leur communiquer des idées.

Face à de tels témoignages maladroits de pseudo-authenticité, on pourrait se demander si le designer - s'il ne vise pas la couverture en papier glacé - ne serait pas plus à même d'user d'une impolitesse qui briserait la cristallisation de la convention, sans sombrer à son tour dans une désinvolture hypocrite, puisque lui-même ne cherche pas à promouvoir sa propre personne.

Face à face entre Manuel Valls et Yann Barthes au Petit Journal, capture d'écran de l'émission du 24 Novembre 2015, Canal+

- F.Mitterrand :
Je continuerai de vous appeler Monsieur le Premier ministre puisque c'est comme cela que je vous ai appelé pendant deux ans et que vous l'êtes.

- J.Chirac :
Ce soir, je ne suis pas le Premier ministre et vous n'êtes pas le Président de la République. Nous sommes deux candidats, à égalité, et qui se soumettent au jugement des Français : le seul qui compte. Vous me permettrez donc de vous appeler Monsieur Mitterrand.

- F.Mitterrand :
Mais vous avez tout à fait raison Monsieur le Premier ministre.

Débat précédant le second tour des élections présidentielles françaises de 1988 entre François Mitterrand (à gauche) et Jacques Chirac (à droite), le 28 avril 1988 au studio 101 de la Maison de la Radio.

Capture d'écran de la vidéo Vous avez tout à fait raison M. le Premier Ministre, ina.fr, production Antenne 2, Télévision Française 1

Captures d'écran du débat de l'entre-deux-tours entre Emmanuel Macron et Marine le Pen, le 3 mai 2017, France 2 [p36-37]

« Envers autrui et envers soi-même, l'attention est sans doute la condition, mais aussi la première manifestation de la politesse. »

Frédéric Rouvillois,
Le dictionnaire nostalgique de la politesse, 2016

En résumé, toutes les formes de politesse se rattachent au genre humain, parce qu'elles portent en elles quelque chose d'universel : la volonté et la nécessité de témoigner de sa considération, à l'autre comme à soi. Cette double considération est essentielle à l'acte de politesse : si nous oublions l'autre, nos actes basculent dans de l'égocentrisme ; inversement si nous nous dévouons qu'aux ressentiments de l'autre, nous tombons dans de la pure soumission, or la politesse n'est pas de la soumission. Ainsi un manquement à la politesse, comme peut l'être la contre-politesse par exemple, ne peut être toléré que s'il ne nie pas sa considération pour l'autre. C'est de cette considération que la politesse tient tout son caractère social.

Déjà en 1925, la comtesse de Gencé suggérait l'illusion et le tact de la politesse en écrivant que « *la politesse témoigne, à la fois, de l'estime où l'on tient les autres et du respect que l'on a de soi-même. […] elle est restée cette apparence d'oubli de soi-même au profit des autres qui fait estimer à la fois pour la simplicité que l'on y met et la délicatesse que l'on y montre* »[1]. La politesse est certes l'illusion que l'on préfère l'autre à soi, mais elle ne s'arrête pas là. C'est un effort - non pas une peine - qui permet d'ouvrir, de cadrer et de fermer des échanges entre humains, par un témoignage de considération. Une précaution qui montre à l'autre qu'on sait qu'il est là, qu'on le respecte d'égal à égal et qu'on y a fait attention, même un court instant.

Un manquement à cet effort peut alors être interprété comme une impolitesse. Dans *Faire place*, Pierre Damien Huyghe revient sur ce qu'écrit Walter Benjamin, à propos de l'expérience du coup d'oeil, en tant qu'épreuve de la modernité[2]. Aujourd'hui nous sommes capables de vivre dans notre monde, sans porter une quelconque attention à ce qui nous entoure. Une personne qui se maquille dans le métro, une autre qui s'arrête net dans la rue, une autre encore qui s'échappe un instant en se projetant dans sa sphère virtuelle via son téléphone… Bien que silencieuses et brèves, ces nouvelles formes d'impolitesse restent néfastes pour la vie en communauté. À regarder sans regarder, on en vient à oublier les autres, à les adopter comme le mobilier de notre vie. L'expression de sa considération est donc primordiale pour la vie en communauté, comme l'écrit Marcel Mauss « *On fait plus que de manifester ses sentiments, on les manifeste aux autres. On se les manifeste à soi en les manifestant aux autres et pour le compte des autres* »[3].

[1] Comtesse de Gencé, *Encyclopédie de la vie pratique*, Librairie nationale des Beaux-Arts, Paris, 1925, pp 787-788.

[2] Huyghe, Pierre-Damien, *Faire place*, édition mix, Paris, 2016, p. 16.

[3] Mauss, Marcel, *L'expression obligatoire des sentiments*, Journal de psychologie, version numérique par Jean-Marie Tremblay, 2002, p. 8.

« Cette aptitude qu'ont les contemporains à pouvoir être les uns avec les autres sans réciprocité […] à constituer des foules non pas compactes mais éparses, à se voir les uns les autres sans échanger le moindre signe de complicité, bref à se présenter les uns pour les autres, malgré leur nombre, dans une sorte de forme de vide. »

Pierre-Damien Huyghe, *Faire place*, 2016

Femme se mettant du rouge à lèvres dans le métro, source iStock

Entre 2000 et 2007, l'artiste plasticien Julien Prévieux a envoyé plus de mille lettres dites de « *non-motivation* » dans lesquelles il répond par la négative à diverses offres d'emploi qu'il trouve dans la presse. Tout en restant dans les codes et les conventions de la lettre de motivation, il prend à contre-pied ce rituel social, avec beaucoup d'impertinence, mais aussi beaucoup d'humour. Entre le canular et l'acte de résistance, l'objectif du plasticien est d'endosser différents rôles qu'on a tendance à prendre lorsqu'on souhaite être crédible sur le marché du travail, mais à les retourner contre les employeurs pour pointer des incohérences et témoigner de son désintérêt pour le salariat, ou plus exactement pour son actuel système d'embauche scientiste et parfois absurde. Dans la revue *Art Presse*, Paul Ardenne qualifie le travail de Prévieux « *d'irrévérencieux autant que de sérieux* ». Selon lui, ce paradoxe est typique de la génération de l'artiste, aujourd'hui trentenaire passé, ainsi que toutes celles qui ont suivi. Bien avant *les lettres de non-motivation*, Julien Prévieux réalise en 1998, *Crash Test*, un court métrage de deux minutes, reprenant une série de performances, où il se projette contre différents obstacles (bâtiments, mobilier, véhicules, et même contre certains passants visiblement déstabilisés par une telle preuve d'insolence). Cette performance très physique, reprend la question du « *t'es pas cap' ?* »[1] et cherche à tester la résistance du monde qui nous entoure.

[1] D'après les mots de l'artiste dans son interview pour *La Vignette* de France Culture, présentée par Aude Lavigne, le 04/05/2011

« D'une certaine manière, [les lettres de non-motivation] c'était continuer cette performance physique, en version de papier, où je refusais tous les emplois de toutes les manières possibles en disant « *Madame, Monsieur, non je ne travaillerai pas pour vous.* » [...] Il y a des réponses très personnalisées et d'autres automatiques, et là le dialogue de sourds fonctionne plutôt bien. C'est à la fois drôle et puis évidemment tragique, une sorte de politesse comme ça « *Vous avez toutes les compétences requises, malheureusement un candidat correspond mieux au poste que vous* ». Une politesse répétée qui en même temps fait que ce protocole d'embauche ne marche pas à un moment donné. »

Julien Prévieux, *La Vignette,* France culture, 2011

Captures d'écran du court-métrage Crash test de Julien Prévieux, 1998

Extraits du court-métrage Crash test de Julien Prévieux, 1998

Lettres de non-motivation, annonce, lettre et réponse du groupe Les Mousquetaires, 2004 [p44-45]

Lettres de non-motivation, annonce, lettre et réponse du groupe Bénédicta, 2003 [p46-47]

EFFCAD
50, avenue Georges Boillot
91310 Linas

Julien Prévieux
11 avenue Gambetta
75020 Paris

Objet : candidature pour un métier

Le 14/03/2004,

Madame, Monsieur,

Je vous écris suite à votre annonce parue dans le journal « Le marché du travail ». J'ai l'impression que vous vous êtes trompés dans la rédaction de votre offre d'emploi : « Et vous avez envie de… réussir… », soyez rémunéré à 65% du SMIC pendant 6 ou 9 mois. Je n'ai pas saisi le rapport de cause à effet entre une envie de réussir apparemment débordante et un salaire si réduit. Une coquille a dû se glisser malencontreusement dans le texte, à moins qu'un si minuscule salaire donne par lui-même l'envie de réussir en quittant immédiatement son poste. Dans ce cas, il semble que le candidat potentiel préfère choisir d'aller voir vos concurrents avant de rentrer en contact avec votre entreprise. Paradoxe flagrant que je vous laisse essayer de démêler. Pour ma part, je refuse votre offre en vous demandant à l'avenir d'éviter ce genre de bévues.

Dans l'attente d'une réponse de votre part, je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

Julien Prévieux

Les Mousquetaires

FORMER POUR GAGNER

Julien Prévieux
11 avenue Gambetta
75020 Paris

Montlhéry le 19 mars 2004

Monsieur,

Je vous remercie d'avoir lu avec autant d'attention notre offre parue dans le marché du travail.
Je pense que vous n'avez pas saisi l'objectif et le public concerné par cet encart.
En effet, cette annonce n'encourage pas les personnes actuellement en poste à démissionner, mais elle cible les jeunes aujourd'hui à la recherche d'un emploi sans ou peu d'expérience, qui par le biais d'un contrat de qualification court 6 à 9 mois (au lieu de 1 à 2 ans), pourront accéder à un métier en CDI évolutif.
Une chose est certaine, ces candidats potentiels peuvent aller à la rencontre de nos concurrents, ils n'obtiendront pas plus en terme de salaire, 65 % du SMIC est un taux fixé par l 'état lors de l'établissement d'un contrat de qualification.
L'avantage en venant chez nous c'est qu'ils toucheront 65 % pendant 9 mois maximum alors qu'ailleurs la durée sera d'un an minimum.

Je prends bien note que vous ne donnerez pas suite à cette offre et j'ai le regret de vous annoncer qu'à l'avenir vous lirez ce même type d'annonce.

En espérant que ces explications répondent à vos interrogations, je vous prie d'agréer, monsieur, mes salutations distinguées.

[redacted]
Directrice Adjointe

EFFCAD
50, avenue Georges Boillot - 91310 LINAS
Tél. : 01 69 80 32 97 - Fax : 01 69 80 32 96
Siret : 379 400 773 000 30 - Code APE 804 C

Julien Prévieux
11, avenue Gambetta
75020 Paris

Société BENEDICTA
30, Bd Bellerive
92566 Rueil Malmaison Cedex

Objet : poste de chef de secteur

Le 10/09/2003,

Madame, Monsieur,

Je vous écris suite à votre proposition de poste de chef de secteur parue dans le journal « Le marché du travail ». Je dispose d'une solide formation commerciale, d'un tempérament enthousiaste et d'un goût immodéré pour la junk-food. Depuis 5 ans, je me nourris exclusivement de sauce béarnaise, de sauce hot pepper, de sauce pommes frites, de sauce américaine, d'aïoli, de sauce pour nem, de sauce bourguignonne et de sauce madère. Dans une recherche d'efficacité maximum, j'ingurgite les pots le plus rapidement possible. Fort de cette expérience, j'ai largement dépassé le poids limite qu'on peut se permettre si l'on veut pouvoir se déplacer. C'est pourquoi j'estime avoir toutes les qualités requises pour devenir chef de secteur. Malheureusement votre proposition de poste se situe en région parisienne et je ne m'éloigne jamais du supermarché Franprix de la rue des Amandiers. Par conséquent, je me vois, bien malgré moi, dans l'obligation de refuser votre offre.

Dans l'attente d'une réponse de votre part, je vous prie, Madame, Monsieur d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

Julien Prévieux

Bénédicta

N°2 sur le marché Français des sauces froides (mayonnaises, sauces de variété, sauces crudités) nous recherchons :

1 Chef de secteur h/f

- **Région Parisienne 91 - 94**
- **Province 41 - 45**

Rattaché au Directeur Régional, vous développez nos marques par votre action de négociation. Vous veillez à la qualité d'implantation des produits en optimisant les moyens merchandising, marketing et budgétaires mis en place.

A 25/35 ans, vous avez un BAC +2 ou équivalent avec une première expérience réussie dans le commerce de la grande distribution.
Rémunération fixe + prime sur objectif + frais.
Voiture de fonction + téléphone.

Merci d'envoyer votre dossier à Mme Dominique BOUIS
Société BENEDICTA - 30 Bld Bellerive - 92566 Rueil Malmaison Cedex

Bénédicta

julien PREVIEUX
11 avenue gambetta
75020 paris

Rueil le 15 Octobre 2003

Madame, Monsieur,

Nous avons bien reçu votre candidature à notre offre d'emploi de début septembre et vous en remercions.

Malheureusement nous sommes au regret de ne pouvoir vous répondre favorablement.

Néanmoins, si vous nous y autorisez, nous conservons votre dossier et nous ne manquerons pas de faire appel à vous si d'aventure un poste correspondant à votre profil venait à se libérer.

Nous vous prions de croire, Madame, Monsieur, en l'assurance de nos sentiments les meilleurs.

BENEDICTA SOCIÉTÉ ANONYME À DIRECTOIRE ET CONSEIL DE SURVEILLANCE AU CAPITAL DE 20.875.840 €
RCS LILLE 432 990 158 - SIRET 432 990 158 00052 - CODE APE 154 C - CODE TVA FR 30 432 990 158
ÉTABLISSEMENT PRINCIPAL ET SIÈGE : 18, RUE MARX-DORMOY, BP 119, 59113 SECLIN CEDEX - TÉL. : 33 (0) 3 20 62 64 66
ÉTABLISSEMENT COMMERCIAL : 30, BOULEVARD DE BELLERIVE - 92566 RUEIL-MALMAISON CEDEX - TÉL. : 33 (0) 1 41 96 70 00

« Un nazi poli, qu'est-ce que cela change au nazisme ? Qu'est-ce que cela change à l'horreur ? Rien, bien sûr [...] Comme le sang se voit davantage sur des gants blancs, l'horreur se montre mieux quand elle est policée. Les nazis, à ce qu'on rapporte, du moins certains d'entre eux, excellaient dans ce rôle. Et chacun comprend qu'une part de l'ignominie allemande s'est jouée là, dans ce mélange de barbarie et de civilisation, de violence et de civilité, dans cette cruauté tantôt polie, tantôt bestiale, mais toujours cruelle et plus coupable peut être d'être polie, plus inhumaine d'être humaine, dans les formes, plus barbare d'être civilisée. »

André Comte-Sponville, ***Petit traité des grandes vertus, La politesse,*** **2001**

Christoph Waltz dans le rôle du colonel SS Hans Landa, Captures d'écran du film Inglorious basterds, Quentin Tarantino, 2009, 1:51:21 - 1:57:58 - 1:58:10

La politesse est une promesse d'aller au-delà de ses sentiments afin de ne pas blesser autrui mais, comme toute promesse, elle peut être brisée. Tout le danger réside dans ce que la politesse par rapport à ce qu'on éprouve se détache de la politesse par rapport à ce que l'on fait. C'est-à-dire quand certains, experts en manipulation, jouent de la politesse pour la pervertir au service de leurs intérêts, alors qu'ils n'ont que faire des autres. Ils trahissent alors leur promesse de politesse.

Chez Kant, la politesse est une sorte d'introduction à la morale. André Comte-Sponville développe à son tour cette idée dans son entrée sur *la Politesse* dans son *Petit traité des grandes vertus*. Le fait précède le droit ou le devoir chez l'enfant, il n'y a pour lui que des choses permises et interdites, plutôt que des choses qui relèvent du Bien ou du Mal. Le seul fondement de ces règles, c'est la convention. À l'échelle humaine donc, l'apprentissage de la politesse est essentiel chez l'enfant pour que celui-ci à son tour, assimile petit à petit ce qui relève de la morale et transforme son animalité en humanité. Un usage abusif de la politesse peut devenir condamnable si nos actes brisent notre promesse de moralité vis-à-vis d'autrui. Ce qui est à dénoncer dans ces cas, ce n'est pas un double visage malveillant de la politesse, mais plutôt une trahison de la politesse.

Face à de plus en plus de promesses de politesse rompues, le besoin de créer de nouveaux codes au sein de certains milieux se fait sentir. On peut citer par exemple les nombreux « *checks* » qui diffèrent selon les cercles, qui bien que plus longs et plus sophistiqués qu'une simple poignée de main conventionnelle, sont considérés comme plus sincères par les intéressés. En tant que designer facilitateur de dialogue, toutes ces situations m'intéressent car elles sont autant de scénarii qui dressent des comportements, des oppositions, des fusions, des confusions… qui se traduisent en un langage contemporain.

En définitive, sans politesse, il ne peut y avoir d'opposition intelligente d'idées. La politesse sait, d'un côté pacifier les échanges en créant des points de convergence entre des avis, de l'autre elle permet de désamorcer des idées sans agressivité. Elle contribue ainsi à instaurer, maintenir ou briser des relations, toujours dans le respect. Toutefois, la politesse paraît en chantier dans notre société. Difficilement interprêtable, elle entraîne de nombreuses ambiguïtés dans les rapports humains. Une personne qui fait preuve d'impolitesse aujourd'hui n'est plus forcément qualifiée d'impolie et inversement, une personne aux actes polis peut briser sa promesse et porter atteinte à la dignité de l'autre. C'est pourquoi il est nécessaire aujourd'hui de générer de nouveaux codes et de nouvelles formes de politesse et de contre-politesse. Je cherche aujourd'hui à être créatrice de certaines de ces formes.

« [la politesse] est peut être l'art des signes, sans pensée aucune. »

Alain, *Sentiments, Passions et signes,* 1935, in André Comte Sponville, *Petit traité des grandes vertus,* 2001

« Nos habitudes de parler sont très vicieuses, car si je dis que là-bas, la politesse est une religion, je fais entendre qu'il y a en elle quelque chose de sacré ; l'expression doit être dévoyée de façon à suggérer que la religion n'est là-bas qu'une politesse, ou mieux encore : que la religion a été remplacée par la politesse. »

Roland Barthes, *L'Empire des signes,* 1970

Impossible de parler de politesse et de considération sans évoquer le Japon et voir comment ces deux termes investissent son quotidien. Tout y est considération, voire la surpasse. Les rapports humains là-bas polissent toutes les aspérités qui pourraient parasiter le dialogue, la considération est mise en abyme : en m'effaçant, j'invite mon interlocuteur à s'effacer lui aussi, je réponds à son effacement par un effacement plus profond, etc... C'est ici que prend tout son sens le *motenashi* (ou *omotenashi*), l'hospitalité en japonais. Les liens entre l'hospitalité et le design ne sont pas nouveaux, Les Eames ont eux aussi établi que le rôle de l'architecte, ou du concepteur, est celui d'un hôte très bon et réfléchi, dont toute l'énergie sert à anticiper les besoins de ses invités. Dans *Sentiments, passions et signes*, Alain définit la politesse comme « *l'art des signes* », cette image est d'autant plus juste au Japon.

La culture du quotidien japonais vient en grande partie de l'époque d'Heian (794-1185), et de celle d'Edo (1603-1868). À Heian-kyô, la maison impériale établit que tout rapport humain se fait dans la délicatesse, la courtoisie, l'élégance, la distinction, et surtout la subtilité. À l'époque Edo, c'est le peuple citadin qui impose son goût, plus populaire et surtout plus sensuel. La vision aristocratique d'Heian, la populaire d'Edo, ainsi que la contemporaine, cohabitent aujourd'hui harmonieusement dans l'esprit paradoxal du japonais, qui témoigne d'un attachement très fort à l'intuition, comme au surnaturel, mais qui se laisse volontiers guider par le pragmatisme et un code des plus implacable. Un code qui, comme le souligne Dominique Buisson dans le recueil *Esthétiques du quotidien au Japon*, « *doit fonctionner à la perfection, mais se faire totalement oublier* »[1].

Même à travers l'affrontement, les Japonais polissent tout échange physique ou verbal, et portent une considération extrême à leur opposant. Au XIIème siècle déjà, on dit que lorsqu'ils partaient au combat, les nobles se maquillaient et se parfumaient, afin de ne pas indisposer l'adversaire qui leur trancherait la tête. Ainsi, les relations humaines entre Japonais vont au-delà de la considération, et même au-delà de la politesse. Un mot français plus adéquat serait sans doute le *raffinement*. Dans un rapport japonais, toutes les choses se polissent les unes par rapport aux autres. C'est le *senren*, par définition, un raffinement nippon obtenu au terme d'un long « *polissage* ». Dans le langage de la chimie et de l'industrie, l'action de raffiner signifie « *rendre plus fin en débarrassant (une matière) de ses impuretés* »[2]. Au figuré, raffiner revient à rendre plus délicat, plus subtil, plus recherché et plus élégant. D'un point de vue purement social, cette tension constante vers la pureté induit chez les Japonais une obsession, plutôt qu'un dévouement, pour l'ordre, la ponctualité, et la bienséance.

[1] Buisson, Dominique, *Aux sources du raffinement japonais*, in Bouissou, Jean-Marie et *alii*, *Esthétiques du quotidien au Japon,* IFM/Regard, Paris, 2010, p. 45.
[2] D'après le CNRTL.

Midori Tanaka Ukyô, démonstration du salut selon l'art du combat du samouraï

Photographies prises dans le quartier d'Asakusa, Tokyo, novembre 2016

De 1951, jusqu'à sa mort en 1988, l'artiste américano-japonais Isamu Noguchi a conçu une centaine de lampes *Akari*, qui sont ici de parfaits exemples de ce raffinement subtil propre aux Japonais. À l'origine, ses lampes sont inspirées des lanternes en bambou et en papier utilisées depuis des siècles pour attirer les poissons par les pêcheurs de Gifu au Japon. Dans une interview de Tadao Ando[1], l'architecte cite Noguchi comme un représentant de ce qui est, non seulement très japonais, mais également très occidental. Mais cette dualité ne paraît en aucun cas un paradoxe pour Tadao Ando. Selon lui, le sculpteur oeuvrait à sa manière à mettre en place un processus intime de création pour atteindre un objectif, qui ne peut être homogène. Américain et japonais, sculpteur et designer, Noguchi s'est intéressé, non seulement aux matériaux et aux formes, mais également à l'impact de ses créations dans l'espace. Par ailleurs, il refusera toujours de les qualifier de lampes ou de lanternes, préférant le terme de sculptures lumineuses, et leur attribuant une fonction d'ordre pratique et social.

« La lumière d'une Akari ressemble à la lumière du soleil tamisée par le papier shoji. Par la magie du papier, l'éclat froid de la lumière électrique est transformé en lumière éternelle du soleil. Sa chaleur continue ainsi à réchauffer nos intérieurs pendant la nuit. » Isamu Noguchi

[1] réalisée par Marie-Pierre Gendarme et Hélène Kassimatis (IFM) en 2008 à Osaka, in Bouissou, Jean-Marie et *alii*, *Esthétiques du quotidien au Japon,* IFM/Regard, Paris, 2010, pp. 113-114.

Noguchi in his studio in Long Island City, N.Y, Isamu Noguchi Foundation and Garden Museum, 1960

Akari lights sculptures, Vitra [p58-59]

D’après le géographe Philippe Pelletier, au Japon c’est le masque qui parle, le geste qui dit et le silence qui explique. Par-là, la beauté ne peut exister que cachée, l’emballage prime sur le contenu, la cérémonie du thé relève de rituels compliqués pour diluer de la poudre dans de l’eau chaude, les aliments produits par la nature ne sont jamais violentés, et toujours considérés. Pour reprendre les mots de Dominique Buisson, « *tout glisse, se superpose et se décale* »[1]. Les objets japonais sont dessinés pour servir ce glissement et cette considération pour l’autre qui raffine les rapports humains. La politesse se greffe à leurs objets ou plutôt, c’est la politesse qui détermine en partie des manières de se saisir, d’utiliser, de consommer, leurs objets du quotidien. L’objet, sa forme et sa matière, influent sur le rite de politesse qui se calque à son utilisation.

[1] Buisson, Dominique, *Aux sources du raffinement japonais*, in Bouissou, Jean-Marie et *alii*, *Esthétiques du quotidien au Japon*, IFM/Regard, Paris, 2010, p46.

Salle de thé japonaise traditionelle, Kenny Tong [p62-63]

Annexe :
Répertoire d’objets de politesse au Japon

« Ainsi,
en japonais la
prolifération des
suffixes fonctionnels
et la complexité
des enclitiques
supposent que le
sujet s'avance
dans l'énonciation
à travers
des précautions,
des reprises,
des retards et des
insistances dont le
volume final fait
précisément du sujet
une grande
enveloppe vide de la
parole, et non ce
noyau plein qui est
censé diriger nos
phrases, de l'extérieur
et de haut, en
sorte que ce qui nous
apparaît comme
un excès de
subjectivité
(le japonais,
dit-on, énonce des
impressions et non
des constats) est bien
davantage une
manière de dilution,
d'hémorragie
du sujet dans un
langage parcellé,
particulé, diffracté
jusqu'au vide. »

Roland Barthes, *L'Empire des signes,* Éditions du seuil, Paris, 1970

« La beauté japonaise est une sorte d'ascèse. Elle demande un effort pour être appréciée et ne peut réellement exister que cachée [...] elle passe par la contrainte pour laisser croire à l'harmonie naturelle, car le geste maîtrisé affirme la force de l'esprit sur la vulgarité du geste démonstratif. Le corps devient alors un geste et non une enveloppe, une politesse et non une morphologie. [...] Pour les Japonais, le kimono est le plus beau des vêtements car il est celui qui impose le plus de contraintes du corps. En plus de la sensualité qu'il dégage, le kimono magnifie la politesse dans la salutation, le respect dans la réserve, la courtoisie dans le maintien et la beauté de la décoration. Cet ensemble de signes nuancés valorise les gestes du savoir-vivre quotidiens qui pourraient n'être que banals ou académiques et pourtant tendent à la perfection jusqu'à en faire oublier le but. C'est pour cela qu'on ne peut réellement modifier sa coupe. »

Dominique Buisson, *Aux sources du raffinement japonais*, in Jean-Marie Bouissou et *alii*, *Esthétiques du quotidien au Japon*, IFM/Regard, Paris, 2010, pp. 46-45 et 60-61

Jeune femme japonaise s'inclinant, source Getty

« L'autre politesse par la minutie de ses codes, le graphisme net de ses gestes, [...] est un certain exercice du vide (comme on peut l'attendre d'un code fort, mais signifiant « rien »). Deux corps s'inclinent très bas l'un devant l'autre [...] selon des degrés de profondeur subtilement codés. Ou encore (sur une image ancienne) : pour offrir un cadeau, je m'aplatis, courbé jusqu'à l'incrustation, et pour me répondre, mon partenaire en fait autant : une même ligne basse, celle du sol, joint l'offrant, le recevant et l'enjeu du protocole, boîte qui peut-être ne contient rien – ou si peu de chose ; une forme graphique (inscrite dans l'espace de la pièce) est de la sorte donnée à l'acte d'échange, en qui, par cette forme, s'annule toute avidité (le cadeau reste suspendu entre deux disparitions). Le salut peut être ici soustrait à toute humiliation ou à toute vanité, parce qu'à la lettre il ne salue personne ; il n'est pas le signe d'une communication surveillée, condescendante et précautionneuse, entre deux autarcies, [...] il n'est que le trait d'un réseau de formes où rien n'est arrêté, noué, profond... »

Roland Barthes, *L'Empire des signes*, Éditions du seuil,
Paris, 1970, pp. 91-92

***Deux jeunes femmes japonaises présentant et acceptant un présent,
Felice Beato, 1867-90 [p71-72]***

« Ainsi la boîte joue au signe : elle donne le change [monétaire et psychologique] : mais cela même qu'elle renferme et signifie est très longtemps remis à plus tard, comme si la fonction du paquet n'était pas de protéger dans l'espace mais de renvoyer dans le temps. »

Roland Barthes, *L'Empire des signes*, Éditions du seuil, Paris, 1970, p. 65

« La dégustation de thé devient au XVIème siècle l'expression d'un idéal de modestie et de simplicité qui marque encore très bien la culture japonaise. [...] l'étiquette de la cérémonie du thé étant parfaitement codifiée, les gestes et les formules de politesse échangées sont prévus dans les moindres détails. Afin de faire de cette gestuelle contraignante un moment de pur détachement et d'harmonie, Sen No Rikyu[1] édicta les quatre principes que l'on transmet avec vénération depuis des générations. Quatre principes que l'on doit retrouver dans le décor comme dans l'esprit des participants : wa (harmonie), kei (respect), sei (la pureté) et jaku (sérénité). »

Dominique Buisson, *Aux sources du raffinement japonais*, in Jean-Marie Bouissou et *alii, Esthétiques du quotidien au Japon*, IFM/Regard, Paris, 2010, pp. 68-69

[1] Sen no Rikyu (1522-1591) était un maître de thé japonais et une des figures principales du style wabi.

Cérémonie du thé japonaise dite « Chanoyu »

Tetsubin et céramique de Soma yaki,
Hokusai, 1822

« Tous les ustensiles pour le thé ne sont pas simplement utilitaires. Ils sont, dit la tradition « comme un miroir dans lequel se reflète l'âme de l'hôte ». L'excellente qualité de ces objets est évidente. Ces objets d'exception sont apportés, selon un ordre établi, dans la salle où les invités ont pris place. Pourtant cette présentation ne doit jamais ressembler à une exposition. Même si elle contribue grandement à une atmosphère raffinée et spirituelle du moment, l'homme doit rester au cœur de la cérémonie du thé, l'objet n'étant qu'un moyen d'exprimer l'essence de la culture japonaise. »

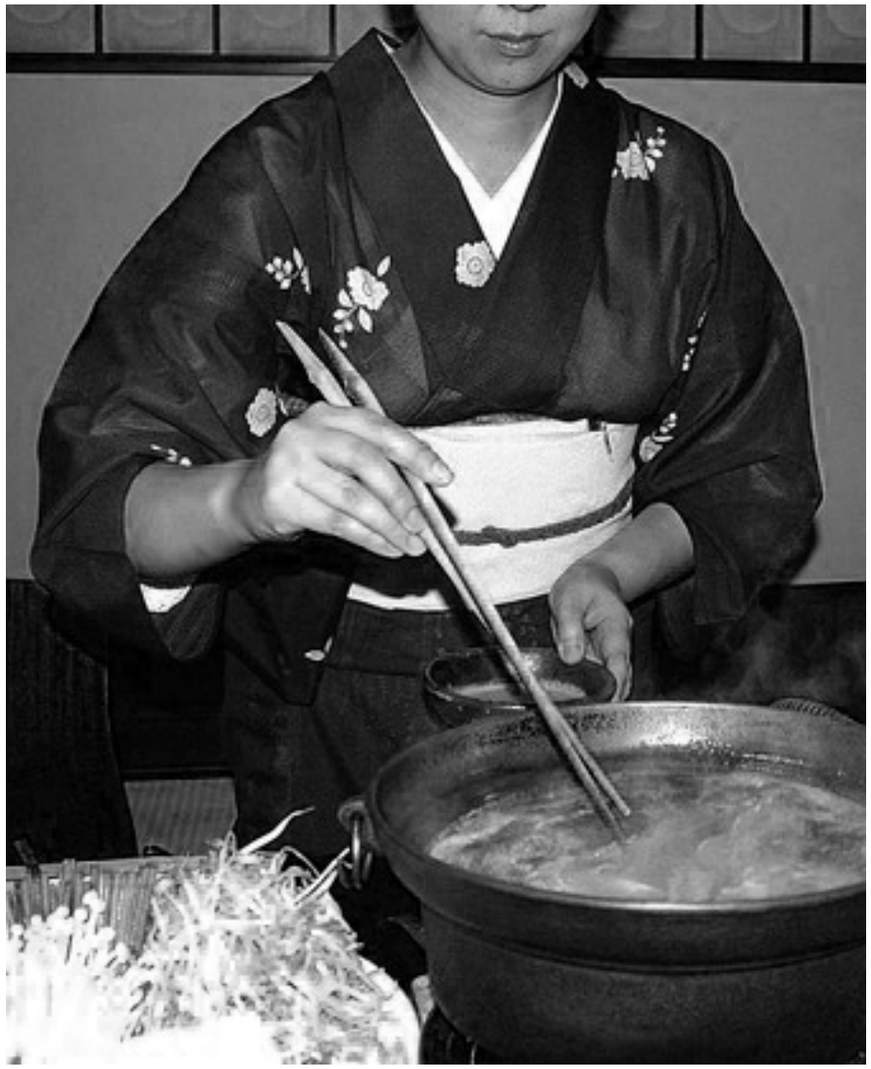
Dominique Buisson, *Aux sources du raffinement japonais*, in Jean-Marie Bouissou et *alii, Esthétiques du quotidien au Japon*, IFM/Regard, Paris, 2010, p. 69

Penser à l'autre à travers l'usage de nos objets. Les cure-dents japonais dits « Tumayouji » présentent deux extrémités différentes. Une première, pointue, similaire à toutes les pointes de cure-dents; une seconde, tournée. La partie tournée, plus fragile, se casse facilement. Ce premier geste signale aux autres que le cure-dent est usagé. Après utilisation, la pointe du cure-dent se pose sur la partie précédemment cassée, pour éviter que celle-ci n'entre en contact avec la table, à la manière des « Hashiokis », petits supports de porcelaines destinés à accueillir les baguettes. Ici, c'est le geste de politesse qui a entièrement dirigé le dessin de l'objet.

Tumayouji,
le cure dent japonais

« Il y a dans le geste de la baguette encore adouci par sa matière, bois ou laque, quelque chose de maternel, la retenue même exactement mesurée que l'on est à déplacer un enfant : une force (au sens opératoire du terme), non une pulsion : c'est là tout un comportement à l'égard de la nourriture [...]. La baguette ne violente jamais l'aliment : ou bien elle le démêle peu à peu (dans le cas des herbes), ou bien elle le défait (dans le cas des poissons, des anguilles), retrouvant ainsi les fissures naturelles de la matière. »

Roland Barthes, *L'Empire des signes*, Éditions du seuil, Paris, 1970, p. 30



Femme japonaise préparant le repas

« Quand vous faites de la cuisine, ne regardez pas les choses ordinaires d'un regard ordinaire, avec des sentiments et des pensées ordinaires. [...] Quand vous avez affaire à une matière grossière, ne la traitez pas sans égards, faites preuve avec elle d'autant de diligence et d'attention que si vous étiez en présence d'un objet précieux »

Dôgen, *Instructions au cuisinier zen*, 1994, in Jean-Marie Bouissou et *alii*, *Esthétiques du quotidien au Japon*, IFM/Regard, Paris, 2010, p. 162

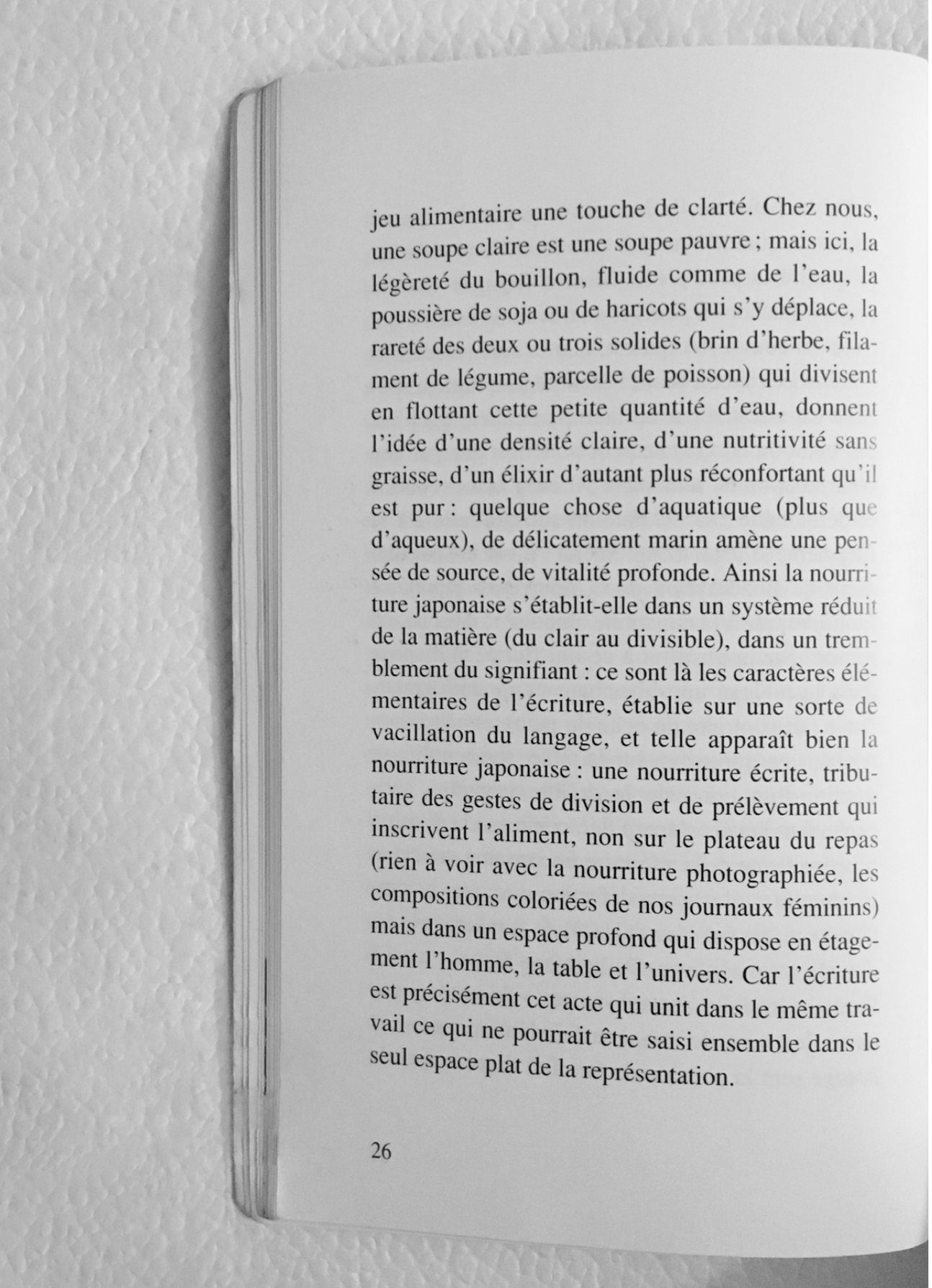
Extrait du chapitre l'Eau et le flocon, l'Empire des signes, Roland Barthes [p83 à 86]

L'EAU ET LE FLOCON

Le plateau de repas semble un tableau des plus délicats : c'est un cadre qui contient sur fond sombre des objets variés (bols, boîtes, soucoupes, baguettes, menus tas d'aliments, un peu de gingembre gris, quelques brins de légumes orange, un fond de sauce brune), et comme ces récipients et ces morceaux de nourriture sont exigus et ténus, mais nombreux, on dirait que ces plateaux accomplissent la définition de la peinture, qui, au dire de Piero della Francesca, « n'est qu'une démonstration de surfaces et de corps devenant toujours plus petits ou plus grands suivant leur terme ». Cependant, un tel ordre, délicieux lorsqu'il apparaît, est destiné à être défait, refait selon le rythme même de l'alimentation ; ce qui était tableau figé au départ, devient établi ou échiquier, espace, non d'une vue, mais d'un faire ou d'un jeu ; la peinture n'était au fond qu'une palette (une surface de travail), dont vous allez jouer au fur et à mesure que vous mangerez, puisant ici une pincée de légumes, là de riz, là de condiment, là une gorgée de soupe, selon une alternance libre, à la façon d'un graphiste (précisément japonais), installé devant un jeu de godets et qui, tout à la fois, sait et hésite ; de

la sorte, sans être niée ou diminuée (il ne s'agit pas d'une indifférence à l'égard de la nourriture, attitude toujours *morale*), l'alimentation reste empreinte d'une sorte de travail ou de jeu, qui porte moins sur la transformation de la matière première (objet propre de la *cuisine* ; mais la nourriture japonaise est peu cuisinée, les aliments arrivent naturels sur la table ; la seule opération qu'ils aient vraiment subie, c'est d'être découpés), que sur l'assemblage mouvant et comme inspiré d'éléments dont l'ordre de prélèvement n'est fixé par aucun protocole (vous pouvez alterner une gorgée de soupe, une bouchée de riz, une pincée de légumes) : tout le faire de la nourriture étant dans la composition, en composant vos prises, vous faites vous-même ce que vous mangez ; le mets n'est plus un produit réifié, dont la préparation est, chez nous, pudiquement éloignée dans le temps et dans l'espace (repas élaborés à l'avance derrière la cloison d'une cuisine, pièce secrète où *tout est permis*, pourvu que le produit n'en sorte que composé, orné, embaumé, fardé). D'où le caractère *vivant* (ce qui ne veut pas dire : *naturel*) de cette nourriture, qui semble en toutes saisons accomplir le vœu du poète : *« Oh ! célébrer le printemps par des cuisines exquises... »*

De la peinture, la nourriture japonaise prend encore la qualité la moins immédiatement visuelle, la qualité la plus profondément engagée dans le corps (attachée au poids et au travail de la main qui trace ou couvre) et qui est, non la couleur mais la *touche*. Le riz cuit (dont l'identité absolument spéciale est attestée par un nom particulier, qui n'est pas celui du riz cru) ne peut se définir que par une contradiction de la matière ; il est à la fois cohésif et détachable ; sa destination substantielle est le fragment, le léger conglomérat ; il est le seul élément de pondération de la nourriture japonaise (antinomique à la nourriture chinoise) ; il est ce qui tombe, par opposition à ce qui flotte ; il dispose dans le tableau une blancheur compacte, granuleuse (au contraire de celle du pain), et cependant friable : ce qui arrive sur la table, serré, collé, se défait, d'un coup de la double baguette, sans cependant jamais s'éparpiller, comme si la division n'opérait que pour produire encore une cohésion irréductible ; c'est cette défection mesurée (incomplète) qui, au-delà (ou en deçà) de la nourriture, est donnée à consommer. De la même façon – mais à l'autre extrémité des substances – la soupe japonaise (ce mot de *soupe* est indûment épais, et *potage* sent la pension de famille) dispose dans le



jeu alimentaire une touche de clarté. Chez nous, une soupe claire est une soupe pauvre ; mais ici, la légèreté du bouillon, fluide comme de l'eau, la poussière de soja ou de haricots qui s'y déplace, la rareté des deux ou trois solides (brin d'herbe, filament de légume, parcelle de poisson) qui divisent en flottant cette petite quantité d'eau, donnent l'idée d'une densité claire, d'une nutritivité sans graisse, d'un élixir d'autant plus réconfortant qu'il est pur : quelque chose d'aquatique (plus que d'aqueux), de délicatement marin amène une pensée de source, de vitalité profonde. Ainsi la nourriture japonaise s'établit-elle dans un système réduit de la matière (du clair au divisible), dans un tremblement du signifiant : ce sont là les caractères élémentaires de l'écriture, établie sur une sorte de vacillation du langage, et telle apparaît bien la nourriture japonaise : une nourriture écrite, tributaire des gestes de division et de prélèvement qui inscrivent l'aliment, non sur le plateau du repas (rien à voir avec la nourriture photographiée, les compositions coloriées de nos journaux féminins) mais dans un espace profond qui dispose en étagement l'homme, la table et l'univers. Car l'écriture est précisément cet acte qui unit dans le même travail ce qui ne pourrait être saisi ensemble dans le seul espace plat de la représentation.

26

C'est dans le domaine de l'objet que le raffinement nippon est le plus visible. La pensée japonaise ne fait pas de différence entre l'objet d'art et l'objet d'artisanat, ni entre l'utile et l'esthétique, ni entre la noblesse et la rusticité des matériaux. Cette pensée se retrouve dans l'art de se nourrir au Japon. Des objets et des outils du repas découlent les gestes et les comportements à adopter. On accorde une grande importance au cru et au très peu cuit (bouillir trop longtemps les aliments suggère une maltraitance des produits et donc un non-respect de ce que la nature génère). Lors d'un repas, les aliments sont au préalable découpés à l'abri des regards, et disposés à table dans différents plats. Le sang et les os restent en cuisine. À table, les Japonais ne font que saisir les morceaux de nourriture avec leurs baguettes, en composant leur assiette et en décomposant les plats. Tout ceci est très graphique, à l'image de la calligraphie très pratiquée dans le pays, le vide tient une grande importance dans ces compositions et recompositions. Le titre du chapitre de Roland Barthes, *L'eau et le flocon*, fait référence à la soupe et au riz, éléments représentatifs de la cuisine japonaise. La logique occidentale a tendance à considérer ces deux éléments comme des accompagnements, en raison de leur systématisation à chaque repas et de leur faible valeur monétaire face au poisson, aux légumes et à la viande. Pourtant, les Japonais considèrent -pour ces mêmes raisons- que la soupe et le riz sont au contraire les éléments principaux du repas, autour desquels d'autres aliments saisonniers, moins systématiques donc, peuvent éventuellement s'articuler. Par ailleurs, « *manger* » en japonais, se dit « *gohan wo taberu* », autrement dit « *manger le riz* ».

II / Le designer garant de la politesse

Neuf jours
avant sa mort,
Emmanuel Kant
reçut la visite de
son médecin. Âgé,
malade, presque
aveugle, il se leva de
son fauteuil et resta
debout, tremblant de
faiblesse, murmurant
des mots inaudibles.
Son fidèle compagnon
finit par se rendre
compte qu'il ne se
rassiérait pas avant
que son visiteur n'eût
pris un siège ; ce
qu'il fit ; alors Kant
permit qu'on l'aidât à
regagner son fauteuil
et, quand il eut repris
quelques forces,
il dit : « Das Gefühl für
Humanität hat mich
noch nicht verlassen.»
- « Le sens de
l'humanité ne m'a pas
encore abandonné. »

Georges Didi-Huberman,
Devant l'image, 1990

« One of the things we hit upon was the quality of a host. That is, the role of the architect, or the designer, is that of a very good, thoughtful host, all of whose energy goes into trying to anticipate the needs of his guests—those who enter the building and use the objects in it. We decided that this was an essential ingredient in the design of a building or a useful object. »

Charles Eames,
interview par Digby Diehl pour
le *Los Angeles Times,*
le 8 octobre 1972

Le caractère social de la politesse entre en résonance avec une responsabilité du designer qui n'a jamais été aussi affirmée et aussi reconnue qu'aujourd'hui : celle de créer du lien et du dialogue entre les communautés et en leur sein. La politesse est en effet une des conditions pour le dialogue. Si le vrai dialogue suppose parfois la dispute, la politesse rend toujours possible la parole et l'écoute de l'autre, même en cas de désaccord.

Déjà à la seconde moitié du XXème siècle, Charles et Ray Eames accordaient une grande importance à l'hospitalité au sein du design, et considéraient la relation hôte/invité, comme la genèse de toutes leurs créations. En 1970, l'Université d'Harvard invite Charles Eames pour mener une série de conférences sur le sujet des problèmes liés à la communication visuelle et à l'environnement visuel. Il y évoque des préoccupations de longue date qu'il partageait avec Ray, comme : comment injecter de la valeur dans les expériences de la vie quotidienne, comment reconnaître la différence entre choix et contraintes, comment générer du lien... toutes ces préoccupations tournaient finalement autour de la relation hôte/invité, qu'Eames appelait à honorer. Lors de la première conférence, en plein hiver, les participants ont pris place dans un atrium débordant de fleurs fraichement coupées que le designer avait placé à leur égard. Lors de la deuxième conférence, le designer apporta de nouveau des centaines de fleurs en annonçant que la dernière fois, il avait oublié de préciser que ces fleurs étaient destinées à ses invités et que de ce fait, ils pouvaient rentrer chez eux avec.

« Une des choses qui nous a frappées était la qualité d'hôte. C'est-à-dire que le rôle de l'architecte ou du concepteur est celui d'un hôte très bon et réfléchi, dont toute l'énergie s'efforce d'anticiper les besoins de ses invités - ceux qui pénètrent dans un bâtiment et y utilisent des objets. Nous avons décidé que c'était un ingrédient essentiel dans la conception d'un bâtiment ou d'un objet utile. **» Charles Eames**

Quelques années plus tôt, en 1967, Herman Miller a parrainé une conférence internationale pour treize de ses licenciés d'Europe, d'Amérique du Sud et du Japon. La compagnie les invitait à rencontrer ses meilleurs designers aux États-Unis, parmi eux Charles et Ray Eames à Los Angeles. Le couple de designers organisa alors un pique-nique à la Eames House spécialement pour l'occasion. Là, ils démontrèrent tout le pouvoir de la relation hôte/invité en surprenant leurs invités avec une projection inédite : 156 images issues du voyage du groupe à travers les États-Unis, qui prenait justement fin ce soir à Los Angeles. Les Eames étaient secrètement en contact avec les photographes accompagnateurs, qui leur envoyait leurs clichés depuis le premier jour. D'après Con Boeve, l'organisateur de la tournée, tout le monde était stupéfait de découvrir cette attention de la part des Eames, qui étaient restés debout toute la nuit pour réaliser ces diapositives. Tous ont pleuré[1].

En 2011, une vingtaine d'années après la mort de Ray Eames, le Musée d'architecture et de design A + D à Los Angeles réalise l'exposition *Eames Designs: The Guest-Host Relationship* pour rendre hommage à l'hospitalité du créateur vue par les Eames. L'exposition reprend la majorité des créations du couple de designers, allant du mobilier, jusqu'aux films, en passant par une multitude de leurs citations. Pour Charles et Ray Eames, la conception d'une chaise cherche à offrir du confort, comme le décor d'une table et ses détails cherchent à toucher l'invité. Les créations des Eames sont pleines de détails, qui une fois arrangés par leurs soins, génèrent quelque chose d'agréable et sans effort. Ils savent transformer le banal en quelque chose de subtilement satisfaisant, oscillant entre innovation artistique, sublimation de l'utilitaire et poésie du quotidien.

[1] Propos recueillis sur le site officiel des Eames, eamesoffice.com

Herman Miller International Slideshow, Charles et Ray Eames, 1967

Article sur les repas dans la Eames House, Vitra Home stories - Feeling at home with Vitra, 2015 [p94-95]

Repas dans la Eames House

Les invitations à la maison de Ray et Charles Eames étaient légendaires. Ceci était particulièrement vrai lorsqu'un repas était servi. Ray ne planifiait pas uniquement le repas, elle aimait énormément préparer la table de manière à faire plaisir à chacun de ses invités. La disposition des nappes, de la vaisselle, des vases et des couverts rappelait un tableau fraîchement peint, dont les formes et les couleurs complétaient les aliments servis, créant une œuvre d'art totale. La composition des objets sur la table était aussi unique que les visiteurs eux-mêmes. Pourtant ils ne recherchaient jamais la pompe ou l'apparat : l'intention des Eames était de montrer à leurs invités combien ils appréciaient leur présence. Un exemple peu glorieux de cet « art de la table » autrement très admiré fut relaté par l'architecte Kevin Roche, qui avait été invité à manger. Pour clore le repas, Ray servit un « dessert visuel » : trois vases remplis de fleurs. L'architecte affamé exprima poliment ses remerciements et se dirigea tout droit vers le prochain marchand de glaces.

Un déjeuner de fête à la Eames House à l'occasion de l'exposition IBM « Movable Feasts », 1973

« La politesse est l'ensemble des caractères sociaux, intellectuels et moraux qui caractérisent une civilisation. »

La Rochefoucauld, *Maximes,* 1664, in cnrtl.fr, *politesse*

À l'heure de la mondialisation, la question de l'hospitalité semble être une piste intéressante pour le designer d'aujourd'hui. Il est vrai que toutes les cultures ne partagent pas les mêmes codes de politesse, bien que tous découlent d'une volonté humaine de témoigner de sa considération à l'autre. Dans sa *Grammaire arabe à l'usage de l'armée*, Alexandre Bellemare écrit que « *lorsqu'on est appelé à vivre avec ces peuples, ce qu'il importe le plus essentiellement de connaître, après sa langue, ce sont les formules et les règles de sa politesse [...]* »[1]. Bellemare note bien ici la place essentielle que tient l'apprentissage des rites de politesse d'une culture et leur mise en oeuvre, dans les différents échanges qu'on peut avoir avec elle. Dans une époque où toutes les cultures se reçoivent entre elles, à quels codes se tenir ? Celui de l'hôte ou de l'invité ?

[1] Bellemare, Alexandre, *Grammaire arabe à l'usage de l'armée et des employés civils de l'Algérie*, 1850, in Rouvillois, Frédéric, *Le dictionnaire nostalgique de la politesse,* Flammarion, Paris, 2016.

Témoignages à propos d'expressions polies selon les cultures, Claude Vittiglio pour TV5MONDE, 2014 [98-103]

Tatjana Sotra, Serbie,
Merci pour votre accueil :

Quand on entre dans une maison serbe, un ami qui entre et qu'on n'a pas vu depuis longtemps par exemple, l'hôte de la maison dit : « Dobro došli », « Soyez le bienvenu ou la bienvenue » et l'invité dit « Bolje vas našli » ce qui veut dire « Mieux on vous trouve ». Alors en français je ne sais pas comment on pourrait dire... Même « Mieux on vous trouve » est-ce que c'est quelque chose, c'est... Ça ne correspond pas à la situation.

Nylton Fernando Dos Santos, Cap vert,
Merci pour l'invitation :

C'est « obrigad' » : C'est pas un mot qui n'existe pas en français mais c'est une situation. Par exemple au Cap Vert, j' t'invite chez moi, si tu me dis quand tu sors : « Merci ! », ça veut dire que c'est la dernière fois, euh... que c'était pas bien quoi. Alors les gens s'amusent avec, bien que... il faut le dire. Mais ils te diront toujours : « Ah tu m'as dit merci, ça veut dire que c'est la dernière fois. Tu veux pas revenir chez moi ».

Wilai Silapa-Acha, Thaïlande,
Je - moi :

En thaï, pour le pronom sujet, on a plusieurs mots à dire. Comme « moi » ou « je », en français. Mais en thaï pour dire « je », on dit « chan » ou « pom». Il y a d'autres mots, même un peu grossiers comme « kou », « mung », etc... Ca dépend des gens qui choisissent le mot. Si on est très intime on peut utiliser le mot « kou », ou « mung ».

Plus qu'un créateur, le designer est un hôte, qui porte une attention particulière à ses invités, les utilisateurs, et les incite à en faire de même avec leurs propres invités. Ces précautions vis-à-vis de l'invité touchent à l'esprit, comme au corps. Concernant le dialogue et l'échange de considération entre cultures, une tendance qu'on observe dans le design aujourd'hui est le fantasme de l'objet universel. Mais ce qui est universel pour une culture ne l'est pas forcément pour une autre. Ce qu'on appelle alors universalité tend davantage à une neutralité absolue. Un dessin dépouillé au maximum. Mais une telle neutralité partage-t-elle réellement tous les nobles sentiments de l'hospitalité ? Imaginons un objet « universel », non pas pour toutes les cultures du monde, mais seulement entre deux cultures par exemple. Un tel objet, en mettant en avant les infimes ressemblances entre deux cultures, ne témoignerait-il pas davantage d'une relation privilégiée entre ces deux cultures ?

« Le designer est comme un arbre, il essaye de grandir et plus il grandit, plus il occupe de l'espace. Mais il ne doit pas occuper de l'espace pour rien, il l'occupe pour protéger ce qui est autour de lui. »

Thomas Schnur, interview pour *Ethics for Design,* 2017

Dans de nombreuses cultures la position du corps peut être un témoignage de respect et de considération. La posture et la distance que l'on maintient par rapport à autrui peuvent résonner avec l'hospitalité. Dans ce sens, la question de la proxémie s'avère elle-aussi intéressante en design, vis-à-vis de la politesse.

Notre politesse française jongle entre proxémie et distance. Si celle des Japonais s'incarne exclusivement dans la distance, pour de nombreux pays d'Afrique, elle relève davantage de la proximité. Chaque culture tient sa propre vision du fameux dilemme du porc-épic de Schopenhauer. Nous sommes constamment, dit-il, partagés entre sollicitude et vulgarité. D'un côté nous avons besoin d'affection et de contact avec autrui. De l'autre, les goûts, les manies, les opinions, et même les odeurs nous éloignent les uns des autres. Pour ne pas vivre en accordéon, à l'image d'une société de porcs-épics en hiver, tantôt cherchant à se rapproche pour se réchauffer, tantôt se repoussant par leurs piquants, la solution selon Schopenhauer serait la politesse : une distance pleine de sollicitude, ou plutôt, une proxémie à bonne distance[1].

Les Sismo, qui portent depuis longtemps une grande importance à la fonction sociale des designers d'aujourd'hui, déclarent que ce dernier siècle le design est passé de l'avoir à l'être et que le nouveau rôle pour le designer est de créer du lien, et par là du dialogue. Un projet qui semble pertinent en matière d'hospitalité, de proxémie et de politesse est leur actuelle collaboration avec Pôle emploi. Depuis l'été 2017, les Sismo repensent l'agence de demain à travers quatre verbes d'action : *simplifier, conforter, collaborer* et *enthousiasmer*. Ils mettent un point d'honneur à la qualité de l'accueil des demandeurs d'emplois et à l'hospitalité de l'agence. L'attente est étudiée pour être plus active et ainsi paraître moins longue, grâce à des tablettes présentant des sites dédiés à l'emploi et à de nouveaux espaces collaboratifs de travail. Les designers souhaitent instaurer une réelle relation d'égal à égal, fondée sur le respect et la confiance, à travers des meubles et des objets qui ont une influence sur la relation à autrui. Pour cela, la question de la proxémie entre le demandeur et l'agent est déterminante. Les Sismo se basent sur des textes de l'expert en la matière Edward T. Hall qui écrit que l'espace social est conditionné par l'espace matériel. En repensant l'espace matériel en intégralité, comme le font actuellement les Sismo, les frontières entre les personnes sont réduites et la hiérarchie est lissée. Ce projet actuellement en cours n'a pas encore partagé de visuels, mais il soutient qu'un simple objet peut non seulement améliorer la qualité d'un service, mais aussi changer le rapport à autrui.

[1] Enthoven, Raphaël, *Imaginez « Porcs-épics » La minute philo,* Arte, 2017

« Le rôle du designer est de créer du lien et donc de créer du dialogue. Plus on est nombreux sur Terre, plus on a besoin de se parler afin de s'entendre, d'apprendre à se disputer... Le rôle d'un projet est parfois simplement de créer du dialogue, et non son résultat. La question est « quel dialogue je vais réussir à créer autour de ce projet ? ». Finalement, la valeur du dialogue est en train de remonter par rapport à la valeur de la production. La valeur du design demain sera peut-être : quelle est l'importance du dialogue que j'ai réussi à créer ? Combien d'acteurs participent à ce dialogue ? Avec quelles différences sociales et culturelles ? Sur quelle largeur de territoire ? »

Antoine Fenoglio, designer et cofondateur des Sismo, interview pour *Ethics for Design*, 2017

Lors d'une conférence sur son ouvrage *Milieux et Créativités*[1], Jehanne Dautrey affirme que le design est un point de modulation entre l'objet et le milieu social, c'est-à-dire que l'objet peut agir indirectement sur le milieu social. Par conséquent, travailler sur les milieux, sur les relations humaines et sur la politesse, c'est avant tout travailler sur les objets. Dans notre société, il y aura toujours des objets pour accueillir le discours, comme ce fut le cas lors de cette conférence par exemple : Jehanne Dautrey partageait des idées avec un public, et ces idées étaient supportées par des tables, des chaises, des micros, et tous les objets présents dans l'environnement.

Dautrey évoque lors de sa conférence, un des projets du designer Jérôme Aich. Dans le cadre de son diplôme de l'ENSCI, en 2001, le designer s'est associé au SAMU et au centre d'hébergement d'urgence Yves Garel (boulevard Richard Lenoir), où il se rendait en observation plusieurs nuits par semaine pendant trois mois. Très vite, il a remarqué que les objets existant dans ces lieux ne répondaient pas aux besoins spécifiques de ces populations, certains allant à l'encontre des fondements du SAMU.

« Les lits étaient des lits d'hôpitaux récupérés des années 1950, évoquant l'atmosphère de la maladie. Les dosettes de savon et de dentifrice étaient illisibles et peu adaptées à des personnes malvoyantes ou analphabètes, elles nécessitaient souvent une ouverture avec les dents alors que ces personnes avaient en général une dentition très dégradée. Le linge était fabriqué dans un textile inadapté, soit trop fragile, soit irritant. Les informations importantes n'étaient pas disponibles. »
Jérôme Aich, témoignage pour le livre *Milieux et Créativités*, Jehanne Dautrey, 2016.

Au final, dans son projet qu'il intitule *le corps, l'enveloppe, le lit et le lieu...*, Jérôme Aich intervient sur trois échelles. La première correspond au design des structures temporelles et spatiales des mises en relation, c'est-à-dire à tout ce qui concerne le premier accueil des hébergés (livret d'accueil, trombinoscope des différents acteurs du centre, planification des actions à venir...). La deuxième concerne le quotidien des hébergés et leur espace de vie (mobilier confortable et prévenant les risques de vols, pour un sommeil paisible). Enfin, la dernière échelle est celle de l'intime et en particulier du corps (kit d'objets d'hygiène à usage unique, pour retrouver un instant d'intimité qui n'est pas possible dans la rue). À travers ses objets souples à l'usage simple, Jérôme Aich a su investir un milieu et les comportements qui s'y propagent - des comportements envers son propre corps, mais aussi envers ceux d'autrui. Ce projet est une autre démonstration de la responsabilité que détient le designer sur les comportements à travers ses objets et l'environnement qu'ils constituent.

[1] Conférence autour de *Milieux et Créativités*, Jehanne Dautrey, Médiathèque Jean-Pierre Melville, le 14/10/17

Kit d'objets d'hygiène pour le Samu : Savon et blaireau, Le corps, l'enveloppe, le lit et le lieu... Jérôme Aich, 2001

Entre les objets et les Hommes naissent des comportements. Dans ce sens, le designer est en partie responsable de ces comportements. Bruno Latour décrit plusieurs façons dont les objets techniques prescrivent nos comportements. D'un côté il cite les objets qui nous forcent à agir (tourniquets de métro), de l'autre ceux qui nous persuadent d'agir (les radars). Enfin, d'autres vont nous séduire et vont donc influencer nos comportements sans que ce soit rationnel (les routes droites pendant des kilomètres qui vont nous inciter à rouler plus vite)[1]. Un simple objet peut ainsi changer notre comportement, et avec lui, notre rapport avec autrui. En appellant à considérer la politesse, le designer devient responsable de l'expression de notre considération, à travers les objets qu'il crée.

[1] D'après le témoignage de Flora Fischer, doctorante et chercheuse en éthique à Paris, dans le documentaire *Ethics for Design* réalisé par Gauthier Roussilhe en 2017.

Notre posture et nos comportements s'adaptent selon le contexte qui nous place face à autrui. Notre politesse dans l'intime diffère de notre politesse solennelle. En tant que garant de la politesse, le designer trouve aussi un rôle à jouer dans le passage entre la sphère privée et la publique. Il sait investir les codes comportementaux de familiarité, pour les détourner. Il peut alors oeuvrer à générer de nouveaux codes et de nouveaux objets qui mettent en relation des gens autour de scénarios de politesse et de considération.

Politesse et familiarité sont selon les cas de figure opposés ou synonymes. Comme les marques de politesse, les marques de familiarité s'expriment à travers des mots (tutoiement, termes affectifs, prénom, expressions familières...), des gestes (contact physique, bise, accolades...) et des manières d'être (timbre de la voix, regards, posture, rire, sourire...).

Plus une personne est respectée, plus les marques de politesses employées face à elles sont importantes, mais lorsque cette personne entre dans la sphère de l'intime, on a tendance à se passer de certaines formules de politesse et à les considérer comme acquises. Cette familiarité, dans un premier temps, ne se veut pas désinvolte, mais bienveillante puisqu'elle pense élever l'autre dans une relation plus personnelle et plus authentique en faisant fi des conventions. Toutefois, elle peut être interprétée par un manque de respect. L'autre peut rapidement se sentir insulté, voire menacé par un tel manque de tact. C'est par exemple le cas dans beaucoup de relations de couple. Ainsi, on pourrait se demander s'il ne faudrait pas mieux garder le sens de la politesse, et l'entretenir même avec une personne dont on partage l'intimité.

L'usage de termes de familiarité peut aussi être une stratégie de politesse. Par moments, la familiarité peut instaurer de l'intimité dans l'échange en adoucissant les relations et en rapprochant les interlocuteurs. Face à un témoignage de familiarité, l'autre peut se sentir appartenir à la sphère intime de son interlocuteur, et par là se sentir considérer. Mais si ce rapprochement n'a pas lieu d'être, il peut très vite paraître déplacé et déstabiliser l'autre. Les mêmes gestes de familiarités paraissent alors inappropriés et deviennent insolents.

Autre projet générateur de dialogue signé par les Sismo, le *Domolab* est un parcours de réflexion dédié aux équipes dirigeantes de Saint-Gobain. En 2011, Saint-Gobain demande aux Sismo de concevoir un moyen de créer du dialogue entre ses 400 chercheurs et les 10% de leurs clients qui les poussent à innover toujours plus. Les Sismo en sont convenus que pour se parler, il était nécessaire d'établir un langage commun et une thématique. Saint-Gobain étant le leader mondial de l'habitat, la thématique sélectionnée fut celle du confort. Suivant cette idée, le langage universel pour parler du confort se révéla être le corps.

C'est ainsi, que les Sismo ont réalisé un parcours sensoriel pour favoriser le dialogue créatif entre les différents acteurs du groupe. Ce parcours conduit les visiteurs à s'immerger dans différents modules, à dialoguer, à anticiper, et surtout à comprendre à travers leur corps les ressorts du confort. En investissant l'espace, les Sismo ont su libérer la parole. Ici le résultat du projet n'est pas le parcours en lui-même, mais bien le dialogue qu'il a su prodiguer. Par ailleurs, cette méthode de recherche de nouveaux modes de communication en faisant parler les corps dans l'espace est extrêmement intéressante dans le cadre d'une réflexion sur ce que pourraient être les nouveaux codes de politesse en 2018. Dans l'idée du renouvellement de la politesse et de ses protocoles, le designer peut générer des méthodes non-conventionnelles et invoquer des objets et des usages familiers, là où la convention est pourtant fortement attendue.

Domolab, Sismo design, 2011
[p113-115]

Jonglant aussi entre sphère publique et sphère privée, l'entreprise Coca Cola s'est associée à l'agence Leo Burnett en 2014. Ensemble, ils ont lancé l'opération marketing *Friendly twist* sur plusieurs campus de Colombie, en mettant à disposition des distributeurs de bouteilles gratuites le jour de la rentrée. Selon l'agence Léo Burnett, les jeunes ont besoin de se socialiser et de se connecter entre eux. Or, malgré cette envie, les premiers jours de rentrée sont souvent synonymes d'anxiété et d'isolement au sein des campus. Ici, l'agence colombienne propose un dispositif de dialogue en équipant les bouteilles d'un système de bouchon qui ne s'ouvre que s'il s'emboite au bouchon d'une autre bouteille. Ainsi, impossible d'ouvrir sa bouteille seul. Les étudiants devaient aller à la rencontre d'une autre personne avec une bouteille. Les deux entreprises n'ont pas seulement créé un bouchon, mais un moyen d'entrer en contact avec autrui, de « briser la glace » d'après le slogan de l'opération. Bien sûr, boire un Coca Cola en compagnie d'un inconnu ne nous projette pas directement dans sa sphère privée, mais cela peut être un élément déclencheur, une occasion du moins. L'entreprise Coca Cola, qui prône le partage depuis des années, et l'agence Leo Burnett, reconnue pour réinsérer l'humain au centre de ses opérations de communication, propose de faire d'une habitude très individualiste (se servir à boire, seul, en public), un moment de partage avec son entourage. Bien que cet exemple relève du marketing, le designer peut lui aussi imaginer des dispositifs polis déclencheurs de considération, pour inviter à la reconsidération de la politesse.

Friendly twist, Coca Cola Compagny et Leo Burnett Colombia, 2014

Pour se revendiquer garant de la politesse, le designer doit avant tout se porter garant du maintien de l'expression de la considération dans les dialogues qu'il génère entre les citoyens du monde. Toute pratique créative cherchant à rapprocher les individus donne des objets par ricochets, sans forcément viser ces objets. Artistes et designers développent ainsi des capacités mentales de création très proches. Toutefois, le designer se distingue parce qu'il finit toujours par retourner à la question de la fonctionnalité - pas uniquement la fonction de l'objet, mais aussi son existence. Il ne crée pas seulement de nouveaux produits ou services, il y réfléchit dans le contexte de la vie des gens, en anticipant les conséquences, les problèmes, les limites et les inconvénients que ses objets peuvent entrainer dans la vie de ces gens. Aussi, le résultat du projet du designer garant de la politesse, son but ultime, n'est pas directement l'objet qu'il a généré, mais l'invitation à la considération que cet objet prodigue aux usagers à travers leurs usages et leurs comportements.

Conclusion

« La politesse est une petite chose qui en prépare de grandes. C'est un rituel, mais sans Dieu ; c'est un cérémonial, mais sans culte ; c'est une étiquette, mais sans monarque. Forme vide, qui ne vaut que par ce vide lui-même. »

André Comte Sponville, *Petit traité des grandes vertus,* 2001

Depuis des années, la politesse se révèle essentielle à notre humanité. Elle est l'antichambre de la civilité et de la morale car elle permet de laisser place à autrui et de le préserver de nos opinions et de nos sentiments immédiats, afin de ne pas l'agresser involontairement. Pour cela, la politesse en plus de permettre la rencontre avec autrui, invite aussi à l'introspection. Mais c'est justement toute la retenue que suggère la politesse qui pousse les hommes et les femmes d'aujourd'hui à la rejeter, du moins à l'ignorer. Privilégiant un comportement authentique et prônant une expression libérée de soi, ils ont tendance à laisser tomber en désuétude de nombreuses règles. Il faut, par ailleurs, reconnaitre que les suivre peut parfois paraître suspect, car la politesse est une promesse qui peut être trahie par la personne qui se montre polie mais qui, au bout du compte, adopte une posture immorale. En tant que précaution vis-à-vis de soi-même, la politesse, malgré ses codes prescrits, reste sincère dans l'effort parce qu'elle est d'un autre ordre que celui du sentiment immédiat.

De plus, face à la dispute et à l'opposition, la politesse permet de faire entendre l'inécoutable et de faire passer des messages par la considération qu'elle porte en elle. Lorsqu'on a du mal à aller vers quelqu'un, à s'y opposer, ou que l'on peut difficilement exprimer un avis contraire en raison d'un code hiérarchique, les fioritures de la politesse peuvent aussi permettre, par une pirouette, de faire passer un message. De même, un manquement - intelligent, donc plein de considération - à la politesse permet de créer une opposition pacifique et fructueuse (on pourrait qualifier ces manquements de contre-politesse). La politesse et la contre-politesse savent intégrer du respect dans la confrontation, contrairement à un usage primaire de violence, verbale ou physique, mais toujours animale.

Dans ce cadre, le problème qui semble se poser au designer est : *comment inviter les femmes et les hommes d'aujourd'hui à ne pas être préoccupés exclusivement de ce qu'ils éprouvent, c'est à dire à ne pas être obsédés d'authenticité ?*

Deux grandes valeurs semblent ici se dessiner pour le projet. La première est de proposer un dispositif qui invite à ne pas se limiter à nos sentiments propres, à promettre une intériorisation. La seconde est que ce dispositif pousse à tenir sa promesse polie, et en aucun cas à la trahir. En résumé, dessiner des objets qui permettent d'accorder de la considération à autrui, de le faire passer avant soi, tout en respectant sa propre personne.

Aujourd'hui, une nouvelle qualité du designer émerge : celle de générer du lien, surtout lorsqu'il y a conflit. Le designer est un facilitateur de dialogue. Au vu des vertus de la politesse descrites précédemment, il est indéniable que les liens entre les Hommes se créent et se renforcent par la politesse. En lissant les inégalités, elle sait rendre le conflit vertueux et l'entente enrichissante. Dans le documentaire *Ethics for Design* dirigé par Gauthier Roussilhe en 2017, le designer et cofondateur des Sismo, Antoine Fenoglio, affirme que demain, l'objectif du projet pour un designer ne sera pas son résultat, mais le dialogue et l'entente qui en émanera. La valeur du discours l'emportera sur la valeur de production. Le design passera de l'avoir à l'être. Mais le designer ne délaisse pas l'objet pour autant. Les objets transmettent des idées et par là créent des liens : ce sont de potentiels vecteurs de considération. Ainsi, les Sismo, qui ont été parmi les premiers en France à affirmer ce rôle fédérateur du designer, continuent de produire des objets et revendiquent haut et fort leur formation d'origine en design industriel. Formation qui, a fortiori, leur permet aujourd'hui de travailler sur les liens entre les individus. Toujours dans le documentaire *Ethics for Design*, Thomas Schnur, un des designers de produits interviewés, précise qu'avant de créer, le designer doit savoir comprendre, car c'est en comprenant les choses qu'on arrive à les respecter et à en prendre soin. D'après ses mots, « tout devient alors - non pas parfait - mais mieux ».

La politesse caractérise certes une culture, mais elle qualifie avant tout le genre humain. Si les politesses ne partagent pas toujours les mêmes codes formels d'une culture à l'autre, toutes nourrissent à leurs manières les mêmes fins : montrer son souci de l'autre et instaurer une relation d'équilibre et de partage. Les témoignages de considération d'une culture constituent un langage et sont donc essentiels à apprendre et à appliquer si nous voulons dialoguer et maintenir des relations amicales entre cultures. Bien sûr, le designer n'est pas là pour instaurer la paix dans le monde en mixant toutes les cultures entre elles. En revanche, il peut œuvrer à générer des dispositifs, qui le temps d'un échange, témoignent d'une relation d'égal à égal et d'écoute, même à travers un conflit. Il rend ainsi ces échanges « - non pas parfaits - mais mieux ». Plutôt que de se concentrer sur les différences de rites qui nous opposent, le designer peut travailler sur les similitudes des codes et des gestes entre notre culture et une autre, afin de générer des objets non pas universels, mais communs entre deux cultures. De tels objets instaureraient alors une relation privilégiée entre ces cultures.

Toute la politesse réside dans la précaution portée à l'autre, au travers de nos usages et de nos postures. Cette attention, similaire à celle d'un hôte, porte autant au confort de l'autre qu'à son ressenti. C'est en générant des objets - et donc des milieux - qui permettent l'expression de telles attentions, que le designer devient garant de la considération et de la politesse.

BIBLIOGRAPHIE

Barthes, Roland, *L'Empire des signes*, Éditions du Seuil, Paris, 2007 (première publication en 1970)

Bergson, Henri, *La politesse et autres essais,* éditions Payot & Rivages, Paris, 2014 (Discours de remise de prix prononcé au lycée Henri-IV en 1892)

Bouissou, Jean-Marie, et *alii, Esthétiques du quotidien au Japon,* IFM/Regard, Paris, 2010

Comte-Sponville, André, *Petit traité des grandes vertus*, 2001, entrée sur la politesse en lecture libre sur Scribd.com

Comtesse de Gencé, *Encyclopédie de la vie pratique,* Librairie nationale des Beaux-Arts, Paris, 1925

Dautrey, Jehanne, *Milieux et Créativités,* Les presses du réel, Dijon, 2016

Érasme*, La civilité puérile*, Wikisource la bibliothèque libre, (première publication en 1530)

Huyghe, Pierre-Damien, *Faire-place*, édition mix, Paris, 2016, (première publication en 2006)

Jolibert, Bernard, *La politesse et l'éducation à la civilité*, IUFM de la Réunion, 2002

Mauss, Marcel, *Essai sur le don, Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Presses Universitaires de France, Paris, 2012 (première publication en 1923)

Mauss, Marcel, *L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens),* Journal de psychologie, version numérique par Tremblay, Jean-Marie, 2002 (première publication en 1921)

Moïse, Claudine & Oprea, Alinéa*, Semen 40 : Politesse et violence verbale détournée*, Les Presses universitaires de Franche-Comté et la Collection Annales Littéraires, novembre 2015

Rouvillois, Frédéric, *Le dictionnaire nostalgique de la politesse*, Flammarion, Paris, 2016

ARTICLES PRESSE ET WEB

Elémentaire du savoir-vivre : En voilà des manières, Bertrand Fraysse, challenges.fr, (24/04/2013)

Noguchi's light sculptures have become modern classics, Beth J. Harpaz, chron.com, (31/05/2013)

La politesse est le fondement de l'école, Jack Mandon, agoravox.fr, (29/06/2013)

« Politesse » par André Comte-Sponville, André Comte-Sponville, Philomag.com, (24/09/2013)

La politesse, tv5monde.com, (24/03/2014)

Pourquoi sommes-nous polis ?, Samuel Webb, Philomag.com, (21/05/2014)

A "Twist on Sharing, leoburnett.com, 2014

Vitra Home stories - Feeling at home with Vitra, 2015

Les Sismo et Pôle emploi réinventent l'Agence de Demain, Maureen Kakou, blog.sismodesign.com, (03/08/2017)

The Guest/Host Relationship, eamesoffice.com

PODCASTS - DOCUMENTAIRES - CONFÉRENCES

Design universel : défi ou utopie ?, Jérôme Arnaud, Frédéric Lecourt, Clémence Martin, Daniel Fiévet, CNAM, (29/10/15)

Conférence autour de « Milieux et Créativités », Jehanne Dautrey, Médiathèque Jean-Pierre Melville, (14/10/17)

Faire Design, Conférence autour du Design dans la ville, Pavillon de l'Arsenal, (17/11/17)

-

Design Interviews: Ettore Sottsass, éditions Corraini, janvier 2008

Ethics for Design, Gauthier Roussilhe, 2017

-

La Vignette : Julien Previeux, artiste, Aude Lavigne avec Julien Prévieux, France Culture.fr, (04/05/2011)

Le Journal des idées : Les vertus politiques de la politesse, Jacques Munier, France culture.fr, (21/11/2016)

Imaginez Porcs-épics, La minute philo, Raphaël Enthoven, Arte, (16/03/2017)

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont à mes professeurs, Bertrand Vieillard, Vaïana Le Coustumer et Vincent Rossin, pour leurs conseils et leurs critiques qui ont guidé ma réflexion,

à Tony Mak, pour son soutien moral sans équivalent, son écoute et ses encouragements,

à la classe de dsaa pour son amitié, sa bienveillance et le dynamisme qui y règne depuis déjà deux ans,

à mon futur binôme.

- ***Merci.***

Typographies : Adobe Garamond Pro, Bebas Neue, Gotham